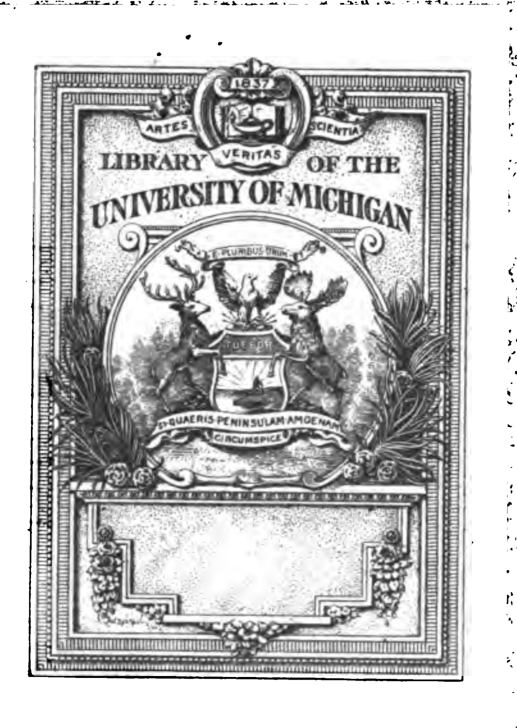
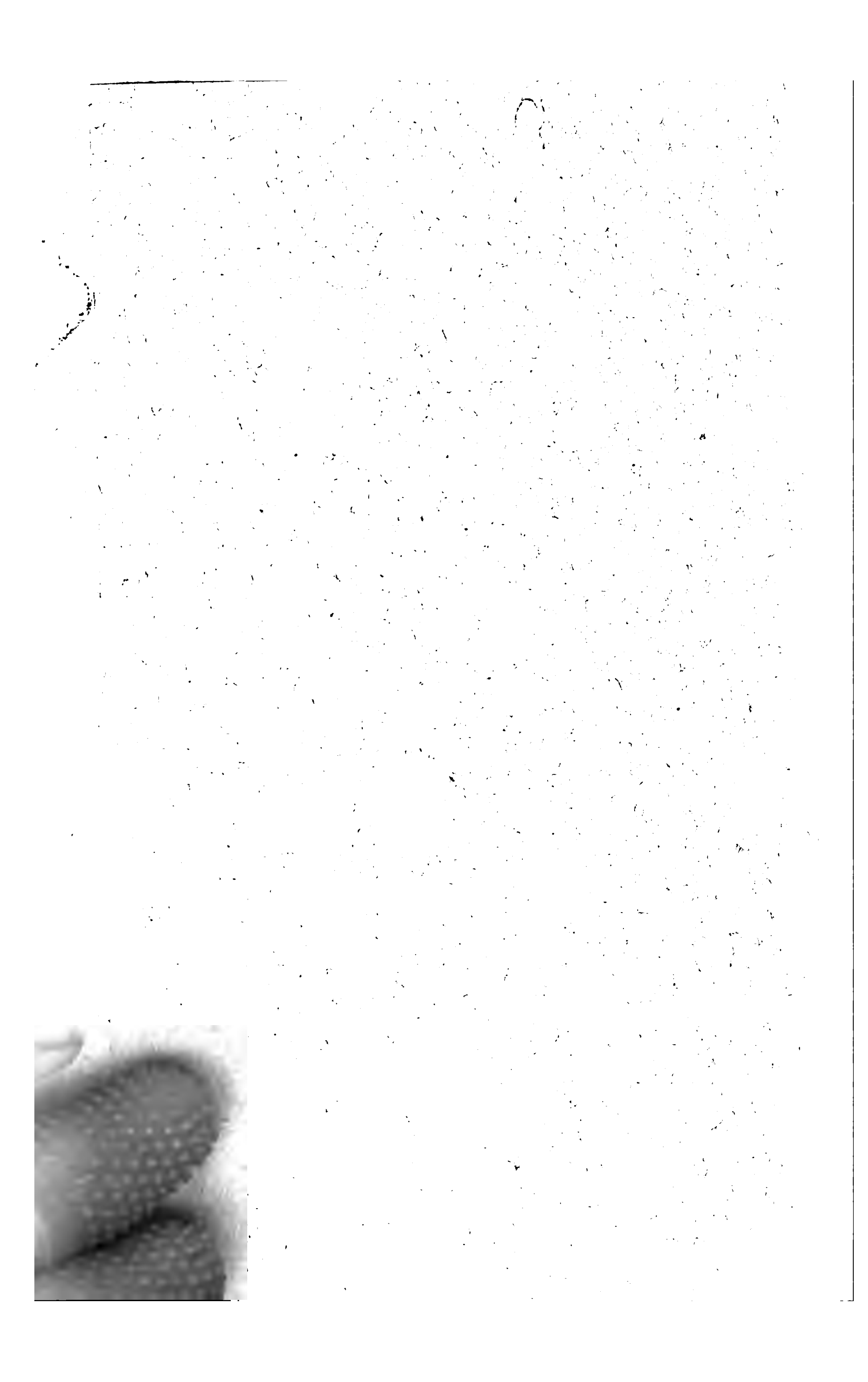
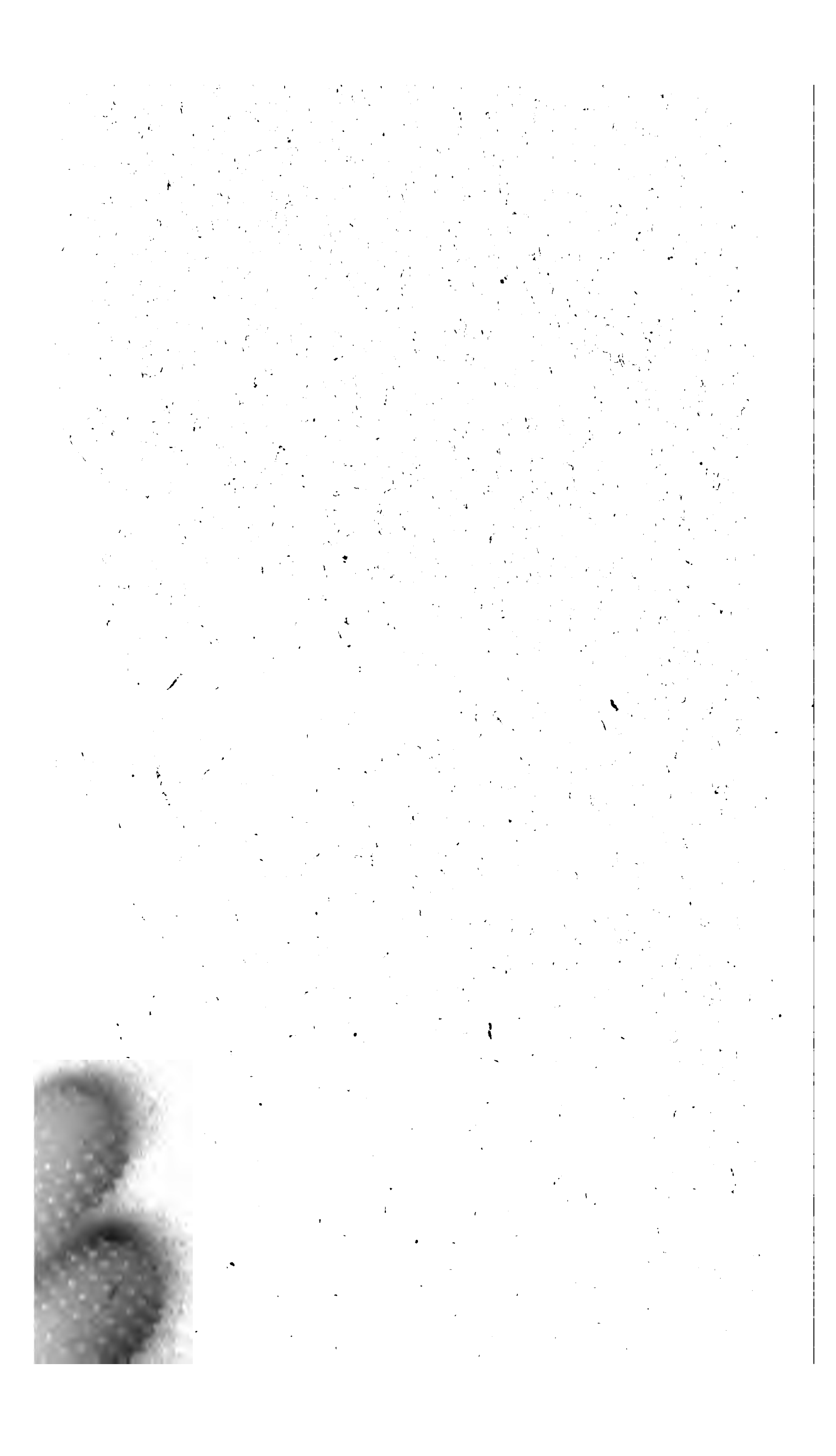

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





PAR LE GLAIVE



JEAN RICHEPIN

PAR LE GLAIVE

DRAME EN VERS

EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

PARIS
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1892

A

MON AMI

PAUL

VÉROLA

JE DÉDIE CE

DRAME

J. R





PERSONNAGES

STRADA, frère bâtard de Guido et de Rizzo.	MM. MOUNET-SULLY.
CONRAD LE LOUP, capitaine de la Grande Compagnie, tyran de Ravenne........	PAUL MOUNET.
RASPONI, oncle de Guido et de Rizzo....	LAROCHE.
GALÉAS, bourgeois, père de Bianca.....	SILVAIN.
GUIDO, duc héritier de Ravenne........	ALBERT LAMBERT fils.
LUDWIG, soldat dans la Grande Compagnie.	LELOIR.
METZLER, chef de la garde de Conrad..	DUPONT-VERNON.
PETRUCCIO, bourgeois, ami de Galéas...	MARTEL.
VENTURA, jeune gentilhomme..........	SAMARY.
PASQUALE, jeune gentilhomme.........	GRAVOLLET.
MAX, officier dans la Grande Compagnie.	LEITNER.
GHERARDI, vieux gentilhomme........	CLERH.
MANETTO, gentilhomme...............	JOLIET.
BATTISTA, bourgeois..................	FALCONNIER.
HERMANN, soldat dans la garde de Conrad.	VILAIN.
KARL, soldat dans la garde de Conrad...	HAMEL.
BALBO, aubergiste....................	ROGER.
RINALDA, femme de Conrad, ancienne fiancée de Guido......	M[lles] BARTET.
BIANCA, fille de Galéas................	DUDLAY.
RIZZO, frère de Guido, enfant de huit ans.	CAROLINE GAUDY.
ORSOLA, gouvernante de Rizzo........	AMEL.
BETTINA, courtisane..................	RACHEL BOYER.
LAURA, courtisane....................	DRUNZER.
UNE CHANTEUSE DES RUES..........	LÉON.

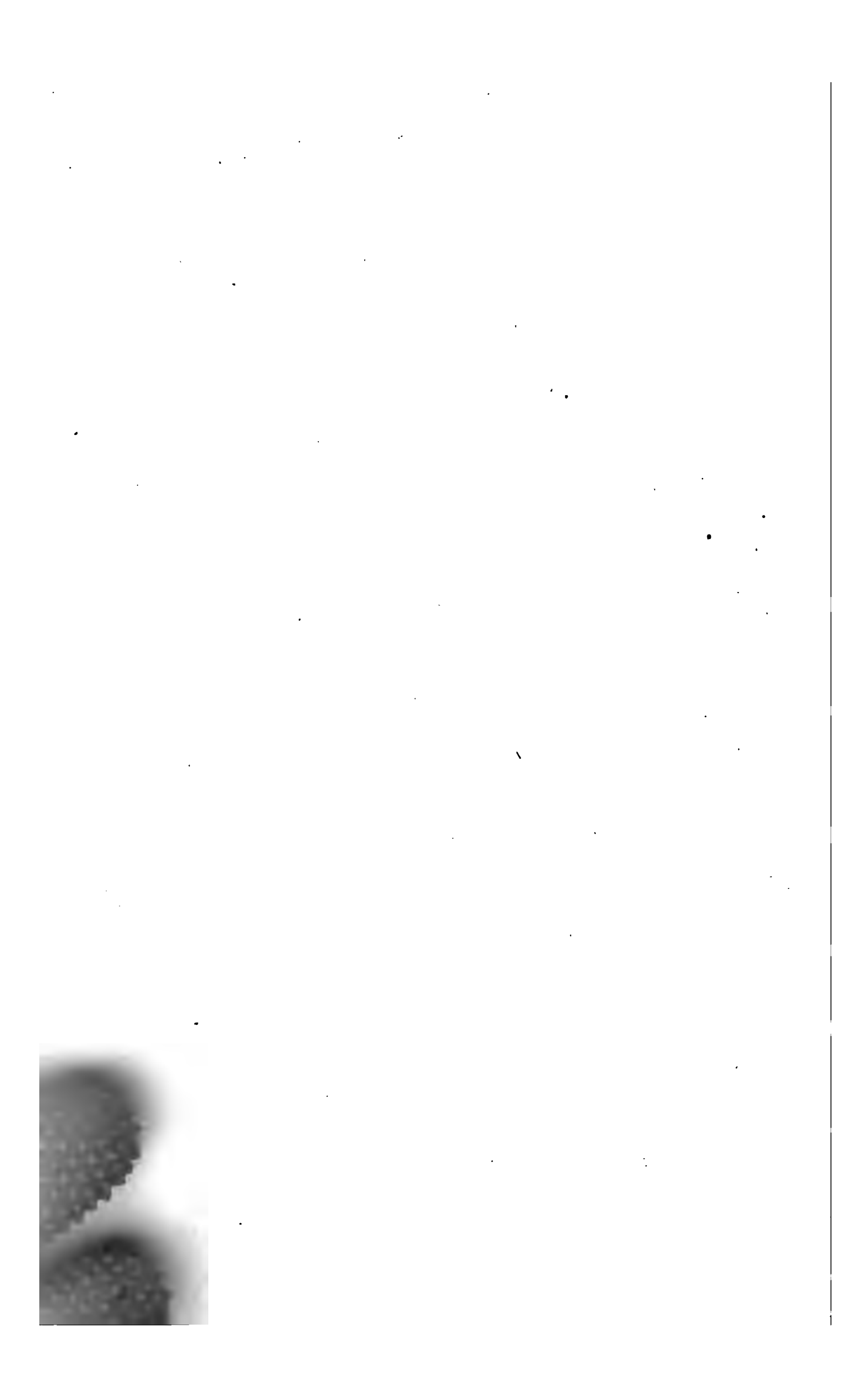
GENTILSHOMMES, BOURGEOIS, GARDES, ARTISANS ARMÉS, FOULE.

La scène se passe à Ravenne en 1359.

N. B. — Pour les droits de représentation en province et à l'étranger et pour les droits de traduction, s'adresser à M. Roger, agent de la *Société des auteurs dramatiques*.

Pour le décor, la plantation des meubles et la mise en scène détaillée, de tous points conforme aux indications de l'auteur, s'adresser à M. Léautaud, à la *Comédie-Française*.





PAR LE GLAIVE

ACTE PREMIER

Une place publique à Ravenne.

Au fond, une rue en contre-haut, parallèle à la scène, montante un peu de droite à gauche et, au milieu, reliée à la place par quelques marches basses, larges, dallées. — Au premier plan, à droite, un cabaret précédé d'une tonnelle sous laquelle sont des tables et des escabeaux. — Au premier plan, à gauche, une maison dont la porte est flanquée d'un large banc de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE

GALÉAS, PETRUCCIO, VENTURA, PASQUALE, BALBO, JEUNES GENS, STRADA **en guitariste et** UNE CHANTEUSE DES RUES.

Au lever du rideau, Galéas et Petrùccio sont assis sur le banc de pierre, silencieux, tandis que Ventura, Pasquale et les jeunes gens sont attablés sous la tonnelle devant des cruches et des gobelets. Au milieu, mais cependant plus près des buveurs et leur faisant face, la chanteuse des rues, avec un tambour de basque. L'accompagnant sur sa guitare, Strada est assis contre la fenêtre de l'auberge.

LA CHANTEUSE, **chantant.**

La belle fille de Ravenne
Au bois fleuri prit la verveine,
Et dit : O fleur du bois fleuri,
Tu ne seras qu'à mon mari.
Cueillez la verveine!

TOUS LES JEUNES GENS, en chœur.

Cueillons, cueillons la verveine!

LA CHANTEUSE, chantant.

La belle fille de Ravenne
Dans son corset mit la verveine.
Un beau garçon par là passait;
Il la lui prit dans son corset.
Cueillez la verveine!

TOUS LES JEUNES GENS, en chœur.

Cueillons, cueillons la verveine!

TOUS

Brava!

VENTURA

(Il tend son gobelet à Strada.)
Tiens, bois un coup!... Balbo! du vin!

BALBO, apportant un nouvelle cruche.

Voici.

VENTURA

Du meilleur, n'est-ce pas?

BALBO

Et du plus cher aussi.

PASQUALE

Qu'importe! Rien n'est cher quand Ventura régale.

VENTURA, à la chanteuse.

Accepte mon genou pour t'y percher, cigale!

TOUS, riant.

Ah!



LA CHANTEUSE, minaudant.

Mais...

VENTURA

Allons, viens, ne fais pas de façons.
Je veux dans un baiser prendre au vol tes chansons.

PASQUALE

Oui, qu'il t'embrasse!

VENTURA, se levant, à la chanteuse.

Eh bien?
(Comme elle continue à minauder, il la prend par la taille et l'embrasse.)
Tu permets, guitariste?
(Le guitariste hausse les épaules.)

PASQUALE

Puisque c'est fait.

VENTURA

Buvons!

GALÉAS, à Petruccio.

Leur gaîté me rend triste,
Petruccio.

VENTURA, à la chanteuse, en lui offrant un gobelet.

Bois donc, la belle!

PETRUCCIO, à Galéas.

Que veux-tu!
Tout le monde n'a pas ta farouche vertu.
A leur âge non plus nous n'étions pas moroses.

VENTURA

Amis, à la santé du printemps et des roses!

GALÉAS, se levant, puis allant vers les jeunes gens.

Vous êtes bien joyeux, vous!

VENTURA

Et vous, bien aigri!
Dieu me damne! j'ai cru voir Dante Alighieri.

GALÉAS

Hélas! c'est à Ravenne et non plus à Florence
Qu'il dirait aujourd'hui : Laissez toute espérance!
Heureux Dante! Il n'avait au moins à se venger
Que de concitoyens; nous, c'est de l'étranger.

PASQUALE, à Ventura.

Offre-lui donc à boire! Il a soif; il déclame.

GALÉAS

Jeunes gens!

PETRUCCIO, à Galéas, qu'il veut retenir.

Tais-toi.

GALÉAS, le repoussant, puis s'avançant vers eux.

Laisse! O fils de nobles, l'âme
Du pays, quoi, Conrad et ses gueux sans drapeau,
Tas de pillards vendant au plus offrant leur peau,
Sont vos maîtres; et vous, vous cueillez des verveines!
Vous n'avez plus de sang, mais de l'eau dans les veines.

VENTURA

De l'eau! Pardonnez-moi, messire; c'est du vin.
(Il boit.)

TOUS, riant.

Ah! ah!



PASQUALE

Bravo!

PETRUCCIO, voulant emmener Galéas.

Viens donc! Les sermonner est vain.
Ce sont des fous.

VENTURA

Moins fous que vous deux, tout de même,
Qui parlez politique en plein air.

LA CHANTEUSE, courant vers l'auberge.

Ho! qui m'aime
Me suive!

VENTURA

Moi!

PASQUALE

Moi!

TOUS

Tous!
(Ils se précipitent dans l'auberge, à l'exception de Balbo.)

VENTURA, paraissant à la fenêtre ouverte.

Balbo!

BALBO, qui ramasse les cruches et les gobelets vides.

Quoi?

VENTURA

Du vin frais!
(Sort Balbo en courant.)



SCÈNE II

GALÉAS, PETRUCCIO

GALÉAS

Lâches! Lâches!... Des fils de nobles!... Je devrais...

PETRUCCIO

Ce n'est point lâcheté, Galéas; c'est prudence.
(Par la fenêtre ouverte on entend la guitare et le tambour de basque jouer une danse.)

GALÉAS

Non; lâches, et joyeux! Écoute. Un air de danse
Maintenant! O Ravenne, ô malheureux pays!
Tout est perdu, si toi, jeunesse, tu trahis.
(Il s'est approché de la fenêtre pour dire ces derniers mots; on la lui referme au nez, en riant, et le bruit de la musique ne continue qu'en sourdine, à peine entendu.)

PETRUCCIO

Ravenne hait Conrad.

GALÉAS

Non pas, puisqu'il respire.

PETRUCCIO

Patience!

GALÉAS

Non, non. Tout va de mal en pire.
Hélas! De nos espoirs, pas un ne nous resta.
L'héritier de nos ducs, Guido da Pollenta,
Il est mort!

PETRUCCIO

Oui, voilà cinq ans. J'étais à Rome;
J'allais en repartir le soir même. Pauvre homme!



Je pus auprès de lui prier quelques moments
Tandis qu'on lui donnait les derniers sacrements.
Il râlait quand je dus sortir avec le prêtre.

(Après un silence.)

Mais nous avons Rizzo, son frère...

GALÉAS

Un futur traître!

PETRUCCIO

Il a huit ans.

GALÉAS

Il vit chez Conrad, au palais,
Pêle-mêle parmi ses ribauds, ses valets,
Apprenant à lécher la main qui nous opprime.
Pauvre enfant qu'on nourrit avec le pain du crime,
Et qui ne voit partout dans sa propre maison
Que l'exemple du vice et de la trahison!

(Strada vient s'accoter à la porte ouverte de l'auberge, et il écoute.)

Qui donc lui donnerait une âme patriote?
Son oncle Rasponi peut-être, Iscariote
Qui sans remords, sans honte, à Conrad nous vendit,
Si méprisé, qu'il l'est même par ce bandit!
Est-ce sur Rinalda qu'il doit prendre modèle,
L'infâme Rinalda, doublement infidèle,
Parjure à son pays, parjure à son amant,
Elle qui, fiancée à Guido par serment,
Aussitôt que la mort de Guido fut certaine,
Eut le cœur d'épouser Conrad, un capitaine
De brigands, un Souabe, un despote étranger
Vautré sur ce pays qu'il venait d'égorger?

PETRUCCIO

Calme-toi, Galéas, et rentrons, je t'en prie.



GALÉAS

Oh! quel rêve! Être jeune, et sauver la patrie!

PETRUCCIO

Nos fils la sauveront.

GALÉAS

Je n'en ai pas. Je n'ai
Que ma Bianca...

PETRUCCIO

Par qui ton bras est enchaîné.

GALÉAS

Ma chère fille!

PETRUCCIO

Ainsi chacun a ses entraves,
Tu vois bien; et cela rend prudents les plus braves.

GALÉAS

C'est vrai, Petruccio, je suis un lâche aussi.

PETRUCCIO

Non, bien sûr, tu n'es pas un lâche, Dieu merci!
Ni moi non plus, ni ces jeunes gens, ni personne.
Mais on vit, on attend.

GALÉAS

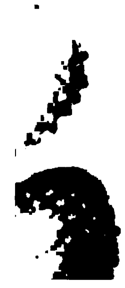
Quoi donc?

PETRUCCIO

Que l'heure sonne.

GALÉAS

Oh! l'entendre, et mourir de joie en l'entendant!
Voir ce Conrad...
(On entend la voix d'un ivrogne chantant dans la ruelle en contre-haut, à droite.)



PETRUCCIO

Chut! Songe à Bianca. Sois prudent.

GALÉAS

Pourquoi?

PETRUCCIO, qui est allé regarder au fond à droite.

Voici venir un soudard.

(Il fait asseoir Galéas sur son banc. Strada rentre dans l'auberge.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LUDWIG, LAURA, BETTINA

LUDWIG, ivre, donnant le bras aux deux femmes.

(Il arrive au fond, par la droite, en achevant sa chanson.)

Battez, tambours! C'est pour la gouge
Et pour le vin, plan rataplan!
Les bouteilles ont le col rouge;
Les filles l'ont blanc.

(A Petruccio.)

Eh! bonhomme!

PETRUCCIO, masquant Galéas qui fait un mouvement.

Laisse!

(Au soudard.)

Que voulez-vous?

LUDWIG

Sais-tu comme on me nomme?

PETRUCCIO

Non.

LUDWIG

Ludwig perce-ventre.



PETRUCCIO

Ah!

LUDWIG

Donc, tu vas, barbon,
Me servir de ton vin, et gratis, et du bon.
Pour moi d'abord, beaucoup, puis pour ces deux donzelles
(Il descend les marches en trébuchant.)
Qui le long de mes flancs battent comme des ailes.

GALÉAS, se levant indigné.

C'est du vin que tu veux? Je n'en suis pas marchand.

LUDWIG

Il me tutoie! Oh! oh!
(Il cherche la garde de son épée.)

BETTINA, à sa droite, le retenant.

Ne fais pas le méchant.

LAURA, à sa gauche, le tirant vers l'auberge

Viens boire!

BETTINA

Tu n'as donc plus soif?

LUDWIG

Nombril du pape
Moi, n'avoir plus soif, moi! Tiens, pour la peine, attrape!
(Il lui donne une bourrade.)

GALÉAS, à Petruccio.

Dire que cette fille est de Ravenne!
(Bettina, en se sauvant devant la bourrade, est allée jusqu'à la enêtre de auberge, et, entendant de la musique, a poussé le volet.)



SCÈNE IV

LES MÊMES, VENTURA, PASQUALE, puis LES AUTRES, BALBO

VENTURA, par la fenêtre ouverte.

Ohé!
Laura! Bettina!

BETTINA et LAURA

Toi!

VENTURA, sautant par la fenêtre, et appelant ses camarades qui le suivent.

Des femmes! Évohé!
(Il aperçoit Ludwig.)
Diable! un soudard!

BETTINA

Eh bien! Après?... Quoi! Ça te semble
Honteux, de nous voir rire et festoyer ensemble?
Rengaine tes sermons! Ils seraient superflus!
L'argent n'a pas d'odeur, ni les baisers non plus.

LUDWIG

Si! Les miens sentent bon; car ils fleurent la vigne,
N'est-ce pas?
(Il l'embrasse.)

BETTINA

Sûr!
(A Ventura.)
Voyons, ne prends pas cet air digne,
Ainsi qu'un vieux portrait de l'un de tes aïeux.
Bois plutôt avec nous, mon cher, tu feras mieux.
Va, nos vainqueurs sont des hommes comme les autres



PASQUALE

Il est doux?

BETTINA, allant passer sa main dans la grande barbe de Ludwig.

Un mouton.

LUDWIG, souriant béatement.

Mouton!

PASQUALE

Qu'il soit des nôtres,
Ma foi!

(Strada et la chanteuse s'en vont après avoir reçu une aumône de Ventura. Ils traversent la place de droite à gauche.)

VENTURA, à Balbo.

Bah!... Verse!

LUDWIG, flairant le gobelet plein qu'on lui a tendu.

Humphr!

VENTURA, à Laura qu'il lutine depuis un moment

Puisqu'il boit, un baiser!
(Il l'embrasse.)

PASQUALE, choquant son gobelet contre celui de Ludwig.

A ta santé!

GALÉA à Petruccio.

Comment! ils vont fraterniser!
Viens, rentrons. Mon dégoût passe encor ma colère.
C'est trop, quand le bourreau du peuple est populaire.

(Après avoir refusé de donner l'aumône que lui demande la chanteuse, il rentre dans sa maison avec Petruccio, tandis que la chanteuse et Strada s'en vont par la ruelle en contre-bas à gauche.)



SCÈNE V

LES MÊMES, moins GALÉAS et PETRUCCIO

VENTURA, à Bettina, en montrant Ludwig.

Dis donc, occupe-le. Je cause avec Laura.

BETTINA

Bien!...

(Quand Bettina lui a répondu, Ventura s'écarte avec Laura, par la ruelle en contre-bas à droite. Quelques buveurs restent sous la tonnelle. A la table en évidence il ne demeure que Bettina, Ludwig et Pasquale.)

Ludwig, est-ce ici que Conrad passera
En revenant tantôt de la cérémonie?

LUDWIG

Je n'en sais rien. Je sais que ma tasse est finie.
Verse donc! Aujourd'hui, boire, c'est le devoir.
(Il boit.)

BETTINA

Vive Conrad le Loup! Je voudrais tant le voir!
C'est amusant, un loup qui sort de sa tanière.

PASQUALE

Un fameux homme?

LUDWIG

Peuh!

BETTINA

Féroce?

LUDWIG

A sa manière.



On ignore toujours, tant il vous a d'esprit,
Quand il montre les dents, s'il grince ou bien s'il rit.

PASQUALE

Il est donc gai?

LUDWIG, se levant.

Parbleu! Nous tous, tant que nous sommes,
(A Bettina, en lui faisant téter son gobelet.)
Nous sommes gais. Bois donc... Quoique, après tout, les hommes,
Ça les change, vois-tu, de devenir maris.
Il n'est plus bon pour nous depuis qu'il s'est épris
De Rinalda. Conrad marié! C'est étrange.
(Il s'est rassis, triste.)

BETTINA

Pourquoi donc?

LUDWIG, sentimental.

Voudrais-tu nous marier, cher ange?

BETTINA

Eh! mais, c'est une idée; et je ne dis pas non!
Car de ma guimpe blanche et de ton noir pennon
Les produits qui naîtraient, fils de nos œuvres pies,
Seraient de deux couleurs comme des chevaux pies.
(Elle s'assied tout à trac sur les genoux de Ludwig, qui l'attire contre lui.)

PASQUALE, feignant d'être scandalisé.

Oh! oh! seigneur soldat...

LUDWIG, lâchant Bettina, puis devenant très sombre.

Oui, soldat, en effet.
Rien que soldat! C'est un passe-droit qu'on m'a fait.



Tiens, ne m'en parle pas; cela me rend maussade.
A boire! (Il boit.) Je devrais au moins être anspessade!
Mais quoi! Mon officier n'est pas juste. Il prétend
Que je bois trop. Voyons, dis, je ne bois pas tant?

PASQUALE

Non, je ne trouve pas. Encor?
(Il lui tend la cruche.)

LUDWIG, présentant son gobelet.

Rien qu'une goutte.
(Il boit.

C'est lui, mon officier, dont la conduite... Écoute!
Sais-tu ce qu'il fait, lui, lui, juste en ce moment,
Pendant qu'ici, pauvret, je bois loyalement?

PASQUALE

Non; que fait-il?

LUDWIG

Eh bien! il fait, le misérable,
Qu'il enlève une fille, une fille honorable,
Dans une église encore, une église, entends-tu!
C'est donc ça la conduite, hein? C'est ça la vertu?
Ah! que l'humanité tout de même est perverse!
Je ne suis que soldat; et lui, lieutenant!... Verse.

SCÈNE VI

LES MÊMES, puis MAX, BIANCA, puis VENTURA, PASQUALE, LAURA, LES JEUNES GENS, puis BATTISTA, STRADA, LA CHANTEUSE, des HOMMES et des FEMMES DU PEUPLE.

MAX, criant dans la ruelle en contre-bas, à gauche.

Ludwig!

LUDWIG

Tiens, lui! Ma foi, du diable si j'y cours!
(Il boit.)



BIANCA, même jeu que Max.

Au secours!

VENTURA, accourant avec Laura, de la ruelle en contre-bas à droite, et suivi des autres jeunes gens.

C'est la voix d'une femme!

BIANCA, échevelée, fuyant, paraît au fond de la place.

Au secours!

MAX, qui l'a rattrapée et lui a enveloppé la tête de son voile.

Tais-toi.

(La foule, les suivant, envahit la place.)

BATTISTA, à Max.

Non, laissez-la.

VENTURA

Laissez-la.

MAX, la tenant toujours bâillonnée.

Je la garde.
Au large! Et mêlez-vous de ce qui vous regarde!
Ludwig!

VENTURA, rasseyant Ludwig de force.

Toi, reste là.

LUDWIG, tenu par Ventura et Pasquale.

Quoi!

LA FOULE

Mort aux étrangers!

MAX

Corps du Christ! Les moutons deviennent enragés.

Ho! Ludwig, charge-moi la canaille attroupée.
Je tiens la fille.

VENTURA, s'emparant de l'épée de Ludwig.

Soit! Et moi, je tiens l'épée.

LUDWIG, voulant la reprendre.

Mon épée!

VENTURA, la lui présentant par la pointe en l'en menaçant.

Eh bien! prends! mais par la pointe, ainsi!..
(Ludwig recule.)

BIANCA, qui s'est débattue et arrache enfin son voile.

Mon père! A moi!

SCÈNE VI

LES MÊMES, GALÉAS, PETRUCCIO

GALÉAS, de l'intérieur de sa maison.

Bianca! Ma fille! Me voici.

LA FOULE

A mort! A mort!

MAX, dégainant.

Sang-dieu! ce peuple m'exaspère.
(Il jette Bianca aux bras de Ludwig, tandis que Galéas sort de sa maison avec Petruccio.)
Garde la fille, toi. Je vais tuer le père.

GALÉAS, à qui Ventura a tendu l'épée de Ludwig.

En es-tu sûr?
(Ventura et plusieurs autres tirent des stylets.)
Ah! Tu nous croyais désarmés!
(A Max.)
Tu trembles maintenant.

LUDWIG, entraînant Bianca.

Sauvons-nous!

MAX, voyant le cercle se rétrécir.

Enfermés!

GALÉAS, à la foule.

Laissez-moi me venger seul.

MAX, à Ludwig.

Va, lâche la fille!

LUDWIG, la lâche en l'embrassant.

C'est dommage, ma foi! Je la trouvais gentille...

BIANCA, se jetant dans les bras de son père, après un geste de dégoût.

Ah!

GALÉAS, à Max.

Tu paîras pour toi, brute, et pour ton soudard.

MAX

Attends! Je t'ai rendu ta fille.

(Il essaye de fuir vers la droite.

GALÉAS

Il est trop tard.

(Il le tue à l'avant-scène, à droite.)

LUDWIG, regardant Max par terre.

Mort!

GALÉAS, menaçant Ludwig.

Pour toi...

LUDWIG, suppliant.

Non, pitié, messire! Je suis ivre.

GALÉAS

Mets-toi donc à genoux, vainqueur, si tu veux vivre.

LUDWIG

Mais...

GALÉAS

A genoux !

BETTINA et LAURA

Oui ! (A Galéas.) Frappe.

LA FOULE

A genoux!

(On lui met la main au collet. Ludwig s'agenouille. Tous applaudissent.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, METZLER, qui arrive par la droite, dans la ruelle en contre-haut, suivi d'une troupe de gardes.

METZLER, d'une voix tonnante.

Arrêtez !

LUDWIG, voulant se redresser.

Ah !

GALÉAS, le tenant à genoux.

Si tu bouges !...

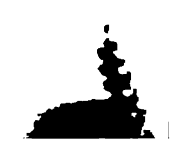
METZLER

Bas les armes, révoltés !

(Les Italiens reculent vers la gauche, contre la maison de Galéas.)

GALÉAS, allant à eux.

Mes amis !...



VENTURA, à Pasquale.

Que fait-on ?

PASQUALE

Ils sont trop.

(Tous cachent leurs stylets.)

GALÉAS, méprisant

Oh !

METZLER, descendu sur la place.

Silence !

GALÉAS

Oui, c'est le nombre encor qui fait votre insolence.
Lorsque vous combattez seul à seul contre nous,
Regarde !

(Montrant Ludwig qui est toujours agenouillé.)

Vos soldats se mettent à genoux.

LUDWIG, se relevant.

Non. J'étais à genoux, c'est vrai ; mais en prière,
Près de mon officier qu'il tua par derrière.

GALÉAS

Si j'ai frappé le dos, c'est qu'il me l'a montré.
J'ai tué ce fuyard, comme je te tûrai,
Misérable !

(Il se jette sur lui. Ludwig se réfugie dans les rangs de ses camarades.)

Ah ! parbleu ! tu te sauves, c'est juste.

METZLER

Assez parlé ! Conrad et son épouse auguste
Vont passer ici.

GALÉAS

Donc...



METZLER

Silence, encore un coup!
Car ces rébellions ne sont pas de leur goût.
Qu'on le désarme!

GALÉAS, aux jeunes gens.

Amis...

VENTURA, à Pasquale.

Vois! En nous il espère.
(Il fait mine d'aller à son secours.)

LAURA, le retenant.

Ne t'en mêle donc pas!

BETTINA

Chacun pour soi!
(Les soldats avancent vers Galéas.

BIANCA, se jetant entre eux et lui.

Mon père!

GALÉAS, écartant sa fille et jetant son épée avec mépris devant les jeunes gens.

Laisse! ces gens ont peur. Je vais leur faire voir
Ce qu'est un citoyen qui meurt pour son devoir.
(Il tend ses mains aux soldats.)
Voici mes mains. Liez!

PETRUCCIO, bas.

Non, prends plutôt la fuite.

GALÉAS

J'aime mieux en finir, et qu'on me venge ensuite.
(Fanfare dans la ruelle en contre-haut à droite.)
Voici Conrad. Qui sait si ce n'est pas l'instant
De sonner par ma mort cette heure qu'on attend!
(Fanfare plus rapprochée.



METZLER

Cet homme a son bonnet sur la tête. Qu'on l'ôte!
(Un soldat décoiffe brutalement Galéas

SCÈNE IX

LES MÊMES, CONRAD, RINALDA, RASPONI, GARDES, CORTÈGE, FOULE, FANFARE

(Entrée de la fanfare et des pages et gardes précédant Conrad.)

METZLER, quand paraît Conrad qui donne la main à Rinalda.

Son Altesse Conrad! Chapeau bas!
Tous se découvrent.)

GALÉAS

Tête haute!

CONRAD, faisant halte avec Rinalda, au haut des marches par où la ruelle en contre-haut communique avec la place.

Quel est donc celui-là, Metz, qui te contredit?

GALÉAS

Il a nom Galéas. Que lui veux-tu, bandit?

RASPONI, tirant un poignard.

Infâme! Notre prince! Oses-tu bien?

GALÉAS

Oui, j'ose.

CONRAD

Du calme, Rasponi.

GALÉAS

J'ai fait bien autre chose



Encor. Ma main, pas plus que ma voix, ne trembla.
J'insulte celui-ci. J'ai tué celui-là.

(Il montre successivement Conrad, puis le cadavre de Max.)

CONRAD

Il est dur ! Le bourreau saura le rendre tendre.
A la torture !

RINALDA

Quoi ! Le juger sans l'entendre !

CONRAD

Je ne le juge point. Je le condamne. Allez !

BIANCA, se précipitant vers le bas de l'escalier, d'où elle semble plaider sa cause au pied d'un tribunal.

Ah ! qu'on sache du moins pour quel motif... Parlez,
Vous tous qui l'avez vu ! L'acte fut légitime.
(A Conrad.)
Écoutez-moi. Je suis sa fille. On nous estime.
Pauvres, nous n'avons pas de tache à notre nom.
Ai-je l'air d'une fille à déshonorer ? Non.
Eh bien !
(Montrant l'officier tué.
Cet homme-là... J'étais dans une église,
Seule, à prier... Cet homme entre, me brutalise
Comme une courtisane, et me prend aux cheveux,
Et cherche à m'enlever en disant : Je te veux !
Je me débats ; je peux me sauver dans la rue ;
J'appelle. Il me poursuit dans la foule accourue.
Mon père entend mes cris, vient, voit, et me défend.
Et le père fait bien qui venge son enfant.

(En s'agenouillant au bas des marches.)

LUDWIG, tout près d'elle et debout.

Monseigneur...



BIANCA, se retournant.

Ce soldat est ivre.

LUDWIG

Tais-toi, chienne!
Monseigneur, elle ment comme une Italienne.
(Mouvement indigné de la foule.)
Je n'ai vu que la fin de ça; mais j'ai compris
Qu'elle ne résistait que pour hausser son prix,
Voilà tout.

LA FOULE, avec fureur

Oh!

GALÉAS

Conrad, n'as-tu point de vergogne
De laisser outrager mon sang par cet ivrogne?

CONRAD

Son témoignage est bon. Le tien m'est importun.
Un vainqueur ivre-mort vaut dix vaincus à jeun.

RINALDA

Seigneur, on vous redoute; il est temps qu'on commence
A vous aimer; un peu de douceur, de clémence...

CONRAD

De clémence! Allons! soit! Je casse mon arrêt.
Qu'est-ce que j'avais dit?

RASPONI

Qu'on le torturerait,
Monseigneur.

CONRAD

Eh bien! non. Soyons doux! Qu'on le pende!





METZLER et SES HOMMES, avec un gros rire.

Ah! ah!

RASPONI

Charmant!

GALÉAS, à Conrad.

Bouffon, va, fais rire ta bande.
Rien ne peut m'émouvoir.

CONRAD

Rien? Bah! si l'on voulait...

GALÉAS

Essaie un peu.

CONRAD, montrant Bianca.

Ludwig, est-ce qu'elle te plaît,
Cette fille?

LUDWIG

Ma foi!

CONRAD

Prends-la. Je te la donne.
(Ludwig l'empoigne et la retient à bras-le-corps.)

GALÉAS

Infâme!

RINALDA

Ah! monseigneur...

BIANCA

Grand Dieu! Sainte Madone!
Venez à mon aide!

CONRAD, à Galéas.

Hein ? tu n'es plus si fier, toi ?

BIANCA, à son père, de loin, toujours tenue par Ludwig.

Père, je me tûrai.

RINALDA, descendant une marche.

La pauvre enfant !

GALÉAS, les mains toujours liées derrière le dos, et solidement tenu par deux gardes.

Eh ! quoi !
Vous la plaignez, madame ! Ah ! qu'importe sa vie !
Ce qui vous fait pitié devrait vous faire envie.
Quand on porte un nom pur, mieux vaut mourir, vraiment,
Que le déshonorer d'un vil accouplement,
Que subir dans la honte et la scélératesse
Les baisers du vainqueur, entendez-vous, Altesse?
Vous que nos ennemis peuvent nommer leur sœur,
Vous, fille d'opprimés, femme de l'oppresseur.

CONRAD, hors de lui.

Vengeance ! A la torture ! Et qu'il râle, et qu'il grince !

RINALDA, le retenant.

Monseigneur !

RASPONI, descendant sur la place, en donnant les signes de la plus violente indignation.

Insulter de la sorte le prince
Et Son Altesse !... Drôle ! Ordure !... Qu'un soufflet...
(Il soufflette Galéas brutalement.)

LA FOULE

Oh !
(Bianca échappe à Ludwig, et vient baiser la joue souffletée de son père.

GALÉAS, immobilisé par les soldats qui le collètent.

Lâche !

RINALDA, descendant encore une marche.

Un tel affront !

CONRAD, la suivant.

Quoi ! cela vous déplaît
Qu'on ait puni cet homme ainsi qu'il le mérite ?

RINALDA

Certes ; car, vous sachant si brave, je m'irrite
Qu'on fasse en votre nom, seigneur, des lâchetés.
Au moins, qu'à Galéas ses torts soient rachetés
Par ce soufflet. Faisons-lui grâce !

CONRAD

Comment ? Grâce !

RINALDA, descendant jusqu'à l'avant-scène

Je me venge à ma guise.
(Montrant Galéas.)
Il me croit l'âme basse !
Eh bien ! il apprendra qu'il pense injustement,
Et je veux le contraindre à vivre en m'estimant.

RASPONI, ricanant.

Ah ! ah !

CONRAD

Pourquoi ris-tu ?

RASPONI

Je songeais à ma chienne
Qui, lorsque je la bats, me lèche pour la peine.

RINALDA, hautainement, à Conrad.

Ah! seigneur, permettez!... Faites grâce, ou je crois
(Montrant Rasponi.)
Qu'à me railler ainsi vous lui donnez des droits.

CONRAD

Oh! madame!...
(Montrant Galéas.)
Cet homme est libre. Qu'il s'en aille!
(On délie les mains de Galéas.)

LA FOULE

Vive Conrad!

RASPONI

Qui jette un os à la canaille.

CONRAD

Tais-toi. Tu parles trop.

LA FOULE

Bravo! Vivat!

CONRAD, présentant la main à Rinalda.

Rentrons.

Venez!
(Ils se mettent en marche pour remonter vers le fond de la place.)

LA FOULE

Vive Conrad! Vivat!

METZLER

Sonnez, clairons!
(Fanfare. Le cortège se met en marche vers la gauche par la ruelle en contre-haut.)

LA FOULE

Vivat ! Vive Conrad !

(Tous sortent, au bruit des fanfares et des vivats, excepté Galéas, Petruccio, Bianca et Strada. — Galéas est tombé accablé sur le banc de sa maison ; sa fille et son ami sont près de lui. — Strada est resté caché dans la tonnelle de droite, où il feint de dormir, la tête sur une table, parmi les gobelets, comme un homme ivre.)

SCÈNE X

GALÉAS, PETRUCCIO, BIANCA

BIANCA, mettant doucement les bras au cou de son père.

Toujours farouche, père ?

GALÉAS

Plus que jamais.

LA FOULE, au lointain.

Vivat !

GALÉAS, se levant, et le poing brandi du côté où l'on crie.

Tiens !... Ah ! je désespère.
Applaudir son vainqueur, quel avilissement !

BIANCA

Père, quand ce vainqueur vient d'être bon...

GALÉAS

Comment !
J'aurais pour lui de la reconnaissance ? Aucune.
L'opprimé ne doit pas détendre sa rancune.
Et j'estime que c'est, lorsque l'on a du cœur,
Le devoir des vaincus d'être ingrats au vainqueur.

BIANCA

Rinalda cependant, mon père, eut le courage...

GALÉAS

Tais-toi. Ne parle pas de cette femme. O rage!
Lui devoir la vie! Ah! c'est la pire d'entre eux.
Car c'est elle qui rend le tyran généreux,
Et qui le veut clément pour qu'il soit populaire;
C'est par elle qu'on pense user notre colère;
Elle aplanit la voie où l'on marche à genoux;
Elle est l'entremetteuse entre la honte et nous.

PETRUCCIO

Chut!

GALÉAS

C'est elle qu'il faut haïr le plus.

PETRUCCIO

Prends garde!

BIANCA

Oui, père. Un homme est là, caché, qui nous regarde
Et vous écoute.

GALÉAS, aperçoit Strada et l'interpelle de loin.

Eh là! que veux-tu, l'homme?

STRADA, à part, lentement.

Il est
Farouche et droit; c'est bien l'aide qu'il me fallait.

GALÉAS

Tu n'entends pas?

STRADA

J'ai tout entendu, tout. rebelle!





GALÉAS

Vil espion!

STRADA, se levant.

L'office est laid; ma cause est belle.
Sous ce déguisement si je bats le pavé,
C'est qu'ici je cherchais...

GALÉAS

Quoi?

STRADA

Ce que j'ai trouvé.

GALÉAS, ironique, montrant l'auberge.

Là, peut-être, en faisant danser cette jeunesse
Et ce soudard?

(Haussant les épaules et riant.)

Ah! ah!

STRADA, avançant tout près de Galéas.

Que l'occasion naisse,
Disiez-vous, et nos mains prêtes la saisiront.
Eh bien! l'occasion vient à vous. Haut le front!
Car je suis envoyé, sentinelle perdue,
Par le vengeur qui va sonner l'heure attendue.

PETRUCCIO

Mais qui?

STRADA

Mon maître exige, observez bien ce point,
Qu'on m'obéisse et qu'on ne m'interroge point.
Voulez-vous m'obéir?

PETRUCCIO, avec hésitation.

A vous?

STRADA, à Galéas.

Toi, veux-tu?

GALÉAS

Certe,
Je voudrais bien. Pourtant, l'offre me déconcerte.
Ne pas savoir à qui, comment, j'obéirai!
Songe de trahisons comme on est entouré!
Qui me dit que ceci ne cache pas...?

STRADA

Abrège.
Tu doutes.

GALÉAS

Sur quel signe, après tout, te croirais-je?

STRADA

Et pourquoi donc veux-tu que je te dise, moi,
Mon secret et mon plan, si tu n'as pas la foi?
Ainsi vers le salut j'ouvre une route obscure;
Tu ne t'y jettes pas sans avoir d'autre cure!
Donc, tu ne me crois point? N'en parlons plus! C'est bien.
(Il va reprendre sur la table sa guitare et la jette sur son dos pour s'en aller.)
J'avais pensé trouver en toi le citoyen
Prêt à se dévouer pour la liberté sainte,
Le martyr ingénu couronné d'hyacinthe,
Et qui, sachant pourquoi, sans demander comment,
S'estime assez heureux de mourir simplement.
Mais je m'étais trompé. Soit! Tu n'es rien qu'un homme.
(Il s'éloigne vers le fond.
(Du fond de la place.)
Adieu!

GALÉAS, d'une voix forte.

Reste! Ton plan, ton chef, comme on vous nomme,

Je ne veux rien savoir. Ma maison que voici,
Mon cœur, mon bras, mon sang, prends. C'est à toi.

STRADA, revenant.

Merci.

PETRUCCIO

Et moi de même.

STRADA

Bien.

GALÉAS, faisant signe à Bianca de rentrer.

Bianca!...

STRADA

Qu'elle demeure!
J'ai besoin d'elle aussi.

GALÉAS

Quoi? faut-il qu'elle meure,
Ma fille, mon enfant?

BIANCA

Mourir me sera doux,
Si c'est pour la patrie, et si c'est avec vous.

GALÉAS

Ma fille!

STRADA

Elle n'a pas à mourir. La consigne...

BIANCA

Parlez! Quoi que ce soit, c'est bien, je m'y résigne.

GALÉAS

Qu'est-ce que c'est?

STRADA

Dès qu'il faudra, je le dirai.
Tous les moyens sont bons quand le but est sacré.
Mot d'ordre : obéissance aveugle et sans faiblesse.

GALÉAS

Soit!

PETRUCCIO

D'accord.

STRADA

Vous savez les chefs de la noblesse
Et du peuple qui sont prêts à se révolter?

GALÉAS et PETRUCCIO

Oui.

STRADA, à Petruccio.

Tu vas, toi, ce soir, à chacun d'eux porter
Et faire lire, avec le plus profond mystère,
Cette lettre.

(Il tire une lettre de son pourpoint et la lui remet.)

Et dis-leur d'agir et de se taire.
Qu'on vienne au rendez-vous chacun par un chemin...

GALÉAS

Où donc?

STRADA

Prépare tout. Chez toi.

PETRUCCIO

Quel jour?

STRADA

Demain.

PETRUCCIO

J'y vais.

STRADA

Attends. Ce mot que tu dois leur remettre,
Lisez-le, vous! Et tout d'abord, le nom du maître,
Du chef inespéré qui m'envoie en avant.
Lisez!

GALÉAS et PETRUCCIO, lisant.

Guido!

BIANCA

Mais il est mort!

STRADA

Il est vivant.

(Rideau.)



ACTE DEUXIÈME

PREMIER TABLEAU

Un sommet en clairière dans une forêt.

A droite, en avant, un tronc d'arbre renversé sur lequel on peut s'asseoir. — A gauche, au fond, un sentier grimpant, puis redescendant, et du haut duquel on doit apercevoir Ravenne au loin.

SCÈNE UNIQUE

STRADA, GUIDO, entrant par la droite, bras dessus, bras dessous

GUIDO

Ainsi, ma confiance en elle, folle et vaine !
Et mon premier devoir, si je rentre à Ravenne,
C'est de juger, punir, marquer pour l'échafaud...
Qui ? Rinalda, mon cher amour, elle !

(Il s'assied, accablé.)

STRADA

Il le faut.

GUIDO

C'est impossible, c'est monstrueux.

STRADA

Non, c'est juste.
Moi-même, crois-tu donc, malgré ma foi robuste,
Qu'il ne m'en coûte pas, Guido, d'en venir là
Et de te dire : « Elle est coupable; frappe-la ! »
(S'asseyant auprès de Guido.)
Ah ! je n'ai pourtant pas une âme de colère,
Tu le sais bien ! Je suis patient; je tolère



Tout le mal qu'on me fait, à moi; je me soumets
A mon indigne sort sans me plaindre jamais.
Fils bâtard de ton père, en toi, fils légitime,
J'aurais pu voir l'heureux dont j'étais la victime :
Je n'ai vu que le frère. Encor m'as-tu connu
Seulement quand sur toi le désastre est venu;
Et, sans m'enorgueillir du sang d'un même père,
Ce jour-là, mon Guido, tu n'as senti, j'espère,
Battre en mon cœur aimant, qui s'est ouvert au tien,
Que le sang de ma mère, obscur, tendre et chrétien.

GUIDO

C'est vrai; ton âme est douce et tu m'aimes bien, frère.
Aux sbires de Conrad ayant su me soustraire,
Ton dévoûment encor fut le baume divin
D'un exil où sans toi je serais mort de faim.

STRADA

A ton esprit surtout je donnais la pâture,
Frère, qu'il t'en souvienne, et, pour l'heure future
Qui te ramènerait en vainqueur au pouvoir,
J'aimais à t'enseigner quel serait ton devoir.
Du peuple et de ses maux j'égrenais le rosaire.
Toi, tu me promettais de guérir leur misère.
Rappelle-toi, Guido, rappelle-toi, là-bas,
Quand nous allions, proscrits, errants, mendiants, las,
Rappelle-toi les jours sans pain, les nuits sans gîte,
Que tu compatissais aux rêves dont s'agite
Le ténébreux enfer des humbles et des gueux,
Qu'ils furent bons pour toi, toi minable avec eux,
Et qu'il te sera doux, remontant sur le faîte,
De rendre aux pauvres la charité qu'ils t'ont faite.
Ah! ce n'est pas en vain, mon Guido, n'est-ce pas,
Que parmi les maudits Dieu conduisit tes pas

Et que j'ai dans ton cœur jeté la bonne graine?
Voici venir les temps de la moisson sereine.
Il a mûri, le blé qu'avait semé ma main,
Le blé des jours nouveaux qu'on va faucher demain.
(Se levant.)
Moissonneur, à l'ouvrage! En chantant fais ta gerbe!
Mais que ta faux d'abord tranche la mauvaise herbe,
Et que sa lame pure à ton poing justicier
Du sang de la vipère empourpre son acier!

GUIDO

Hélas! pourquoi jadis m'as-tu sauvé la vie?
Mieux valait me laisser mourir, l'âme ravie,
Croyant en Rinalda fidèle, et l'adorant.
Je serais mort joyeux!

STRADA

Et tu dois vivre grand.
Par toi peut s'accomplir l'œuvre, l'œuvre bénie:
Des nobles et du peuple assurer l'harmonie,
Autour d'un seul foyer tous les concitoyens!
(Faisant lever Guido.)
Écoute! J'ai cherché, trouvé. J'ai les moyens.
Tiens, prendre femme, toi, parmi le peuple!... En elle
S'incarnerait de tous l'union fraternelle...
D'autres choses encor, dont je te parlerai.
J'ai tout le plan conçu, grandiose et sacré,
D'une religion dont la nue éclaircie
Se dore et dont je veux que tu sois le Messie.
N'est-ce donc rien, cela? N'est-ce pas suffisant
Pour te verser l'oubli du passé, du présent,
Et te faire accepter la besogne première :
Tirer le glaive d'où va jaillir la lumière!

GUIDO

Frère, frère, es-tu sûr du moins que Rinalda...?

STRADA, l'entraînant peu à peu dehors, vers le sentier de gauche.

Viens, d'autres te diront comment elle garda
La foi jurée, et qu'à ton Rizzo, le pauvre être,
Elle apprend dans la honte à devenir un traître.
Ah! si j'avais un doute (un seul doute, entends-tu?)
Pourrais-je t'inspirer cette atroce vertu
D'être juge et bourreau d'une amante chérie,
Moi, dont le rêve est fait d'espérance qui prie,
Moi, l'homme de pitié, dont le bras impuissant
Se sécherait d'horreur à répandre le sang!
Cette faiblesse, hélas! quelquefois j'en ai honte.
C'est pour te l'épargner qu'ici je la surmonte,
Et que j'ose, cruel aujourd'hui sans remord,
Plaider contre l'infâme et demander sa mort.
Tu dois y consentir. Cette rouge rosée,
La palme qui t'attend veut en être arrosée.
Viens! Et de Rinalda sachant la trahison,
Tu verras qu'elle est seule à boucher l'horizon
Entre ton noble effort et l'aube qui se lève;
Tu comprendras qu'il faut en finir par le glaive;
Et, pour frapper ce coup saintement inhumain,
Le glaive fleurira de lui-même en ta main.

(Rideau.)



DEUXIÈME TABLEAU

Une galerie dans le palais de Conrad.

droite, au premier plan, une sorte de retrait où se trouve une table flanquée d'un fauteuil et d'une chaise. — A gauche, au premier plan, autre retrait moins en scène. — Une colonnade sépare ces deux retraits de la galerie du fond, qui est vitrée de petites fenêtres.

SCÈNE PREMIÈRE

RASPONI, METZLER, LUDWIG

LUDWIG, encore un peu gris de la veille.

Sûr, on se plaint. Je vais, moi, le lui dire en face;
Et tout Conrad qu'il est, il faut qu'il satisfasse
Aux plaintes des soldats.

RASPONI

Nous en sommes ravis.
Hein, Metz?

METZLER

Parbleu! Qui donc n'est pas de cet avis?
Laisser la mort de l'un des nôtres sans vengeance,
C'est nous exposer tous aux coups de cette engeance.

RASPONI

Conrad n'eût pas agi de la sorte, jadis.

LUDWIG

Oui, mais ce Conrad-là, bonsoir, *de profundis!*
La consigne aujourd'hui, c'est : *clémence et mollesse!*
Notre Conrad le Loup n'est plus qu'un dogue en laisse.
Dame! Il est repu! Nous, nous avons toujours faim.
Des soldats au repos, ça se lasse, à la fin.

Les rapaces ne sont pas faits pour vivre en cage.
Encor, les premiers temps, passe! On pille; on saccage;
On viole; on massacre; on s'amuse, quoi! Mais,
A la longue!... D'ailleurs, c'est fini, désormais,
De rire. Qu'on enlève une fille têtue,
A présent, et voilà que son père vous tue!
Et c'est bien fait! A quoi sert donc d'être vainqueur?
Non, voyez-vous, nous en avons trop sur le cœur;
Et je le lui dirai, sans prendre de mitaine.
Après tout, il n'est rien que notre capitaine,
N'est-ce pas? Il doit tout à ses vieux compagnons.

METZLER

Certes, l'honneur qu'il a, c'est nous qui le gagnons.

RASPONI

Sans doute. Mais, qu'y faire? Et que veut-on, en somme?

LUDWIG

Ce qu'on veut? Crier : Tue! Et qu'il réponde : Assomme!
Qu'il ne nous laisse pas végéter dans ce coin,
Et qu'il rentre en campagne, et nous mène plus loin,
A Faënza, Forli, le lieu n'importe guère,
Dans la lune, pourvu qu'on y fasse la guerre.

RASPONI

Eh bien! mon cher Ludwig, vos vœux sont superflus.
Le dogue est dans sa niche : il n'en sortira plus.
Ah! ce qu'il vous faudrait!... Mais non. Mieux vaut me taire.

METZLER

Achevez!

RASPONI

Rien! un rêve!



METZLER

Eh! pas tant de mystère!
Je devine. Il faudrait....

RASPONI

Quoi?

METZLER

Que l'on s'entendît,
Qu'un nouveau chef...

RASPONI

Ce n'est pas moi qui vous l'ai dit.

METZLER

Pourquoi vous méfier, Rasponi? Tous nos hommes
Le pensent. N'est-ce pas, Ludwig?

LUDWIG

Bien sûr. Nous sommes
Plus de cinq cents tout prêts...

RASPONI

A quoi?

LUDWIG

Je ne sais pas;
A tout, sauf à toujours ici marquer le pas.

METZLER

Oui, si quelqu'un osait un coup de violence...
Se mettre à notre tête!...

LUDWIG

On le suivrait.



RASPONI, allant précipitamment vers la galerie à droite.

Silence!
Voici Conrad... Quant au nouveau chef espéré,
Nous en reparlerons tantôt. J'y songerai.
Silence!

SCÈNE II

LES MÊMES, CONRAD, RINALDA, RIZZO

RASPONI, allant au-devant d'eux.

Monseigneur, madame!

METZLER, s'inclinant.

Leurs Altesses!

LUDWIG, bourru.

Salut!

RASPONI, s'approchant obséquieusement de Rinalda.

Que Votre Grâce!...

RINALDA

Assez de politesses,
Rasponi! Vous savez...

RASPONI

Votre ressentiment....

RIZZO

Laissez-la, vilain!

RASPONI

Quoi! jusqu'à Rizzo!

CONRAD

Comment!
Traiter ainsi ton oncle!

RIZZO

Oh! elle est bien plus, elle!
Elle est ma grande sœur. Je l'aime.
(Il lui saute au cou et l'embrasse.)

RASPONI, à Rinalda.

Si mon zèle
Hier vous offensa, si je me suis permis...

RINALDA, avec un geste excédé et méprisant.

Ah!
(Elle s'éloigne de Rasponi et va s'asseoir près de la table de droite avec Rizzo.)

CONRAD

Rinalda, c'est un de mes plus sûrs amis.
Pardonnez, vous surtout qui prêchez la clémence.

LUDWIG, à très haute voix.

Plus qu'il ne faut.

CONRAD

Tu dis?

LUDWIG

Je dis que l'on commence
A vous les reprocher, ces accès généreux,
Et que vos gens sont las de vous avoir contre eux.

CONRAD

Ah çà! toi, de quel ton viens-tu me parler, drôle?

LUDWIG

Du ton franc et hardi qui convient à mon rôle.
Mes camarades sont en nombre et m'ont chargé
De vous dire qu'il faut que tout ça soit changé.

CONRAD

Dieu me damne! C'est donc une leçon?

LUDWIG

Je pense.

CONRAD

Ah! corps du Christ!... Ainsi, voilà ma récompense.
Ces gueux, après dix ans de combats, de danger,
De misère, on leur donne une ville à manger;
Ça n'a plus qu'à jouir grassement et sans luttes;
Et ça n'est pas encor satisfait!... Tas de brutes!
(Il vient tourner autour du fauteuil, en essayant de caresser Rizzo, qui le repousse.

LUDWIG

Tas de brutes, soit! Oui, nous sommes mécontents.
Ce que nous regrettons, ô chef, c'est le bon temps
Où Conrad n'était pas prince à mine hautaine,
Mais bien aventurier de route, et capitaine,
Et ne s'endormait pas dans un amour reclus,
Et s'appelait Conrad le Loup, et rien de plus.

CONRAD, allant à lui, et d'une voix grondante.

Ce bon temps-là, c'était un temps de discipline,
Ludwig. Ah! Vous voulez le revoir? Je décline,
Je m'endors dans l'amour, je deviens trop clément,
Je ne suis plus Conrad le Loup! Ah! ah! vraiment?
Ludwig, te souviens-tu, par les soirs de déroutes,
Des exécutions sommaires sur les routes?



Te souviens-tu (c'était près de Parme, je crois)
Des trois sergents mutins qui furent mis en croix?
Te souviens-tu du jour, du fameux jour, à Gênes,
Où vingt-cinq d'entre vous me chargèrent de chaînes?
Avec mon lieutenant ils s'étaient entendus.
Le lieutenant et les vingt-cinq furent pendus.
Ah! c'est ce bon temps-là que la troupe regrette!
Attends un peu.

LUDWIG, peu à peu dégrisé, puis terrifié.

Seigneur...

CONRAD

Tais-toi. (A Metzler.) Ma garde est prête?

METZLER

Oui.

CONRAD, à Rasponi.

Toi, veille au palais. Ceux qui tiennent les ponts,
Fais-les doubler.

RASPONI

J'y vais.

CONRAD

Ils sont sûrs?

RASPONI

J'en réponds.
(Il sort par la galerie à droite.)

CONRAD

Bien. (A Rinalda.) Pardon; je vous laisse un instant.
(A Ludwig.)
Camarade,



Arrive ! Metzler, fais sonner à la parade.
(Sort Metzler par la galerie à gauche.)
Et puisque c'est cela qu'il faut aux mécontents,
(A Ludwig.)
Ah ! sois tranquille, ils vont en avoir, du bon temps !
(Sortent Conrad et Ludwig par la galerie à gauche. Rizzo court après eux et regarde vers le bout de la galerie.)

SCÈNE III

RINALDA, RASPONI

RINALDA

Dire que pour mari j'ai ce monstre, et qu'il m'aime !

RASPONI, rentrant par la galerie à droite.

Madame, attendez-moi tout à l'heure, ici même.
Il faut que je vous parle en secret.

RINALDA

En secret?

RASPONI

Oui, pour Rizzo, pour vous surtout. Votre intérêt,
Et (je suis franc) le mien aussi... C'est pourquoi j'ose...

RINALDA

Quoi donc?

RASPONI

Chut ! Je vais voir comment tourne la chose
Et me préparer vite à tout événement,
Et je reviens. Peut-être est-ce enfin le moment.

RINALDA

De quoi?

RASPONI, d'un air gracieux.

Vous le saurez bientôt, belle ennemie.

Au dehors, on sonne à la parade. — Au son, revient Rizzo par la galerie de gauche En entrant, il se heurte à Rasponi, qui le repousse brutalement, puis qui, par politique, lui baise le front avec une hypocrite tendresse. — Sort Rasponi, tandis que l'enfant, après s'être essuyé le front de la main, va ouvrir une des fenêtres par où il regarde ce qui va se passer au dehors.

SCÈNE IV

RINALDA, RIZZO, à la fenêtre.

RINALDA, restée immobile depuis la sortie de Rasponi.

De quel air il a dit cela ! Quelle infamie !
Et l'étrange éclair qu'en ses yeux j'ai cru saisir !
Un éclair de... Mais oui ! Oui, j'ai vu... de désir !
Est-ce qu'il m'aimerait aussi, lui, cette fange ?
O Seigneur Dieu, pitié ! Pour que Rizzo nous venge,
J'ai déjà tant souffert, j'ai déjà tant pleuré;
Mais cela, non, cela, jamais je ne pourrai;
Et c'est trop exiger, trop, que ce choix atroce
Entre la bête immonde et la bête féroce.

RIZZO, se retournant, puis venant à Rinalda.

Rinalda, Rinalda, viens voir. Je te promets
Que c'est beau. Viens ! Ils ont leurs sabres, leurs plumets.
Viens donc !
(Il retourne à la fenêtre.)
Voici Conrad. Il a mis sa cuirasse.
Ah ! quel malheur ! Ils vont là-bas, sur la terrasse,
Derrière le palais ! Oh ! je ne verrai rien.
(Il redescend.)
Tu sais, le grand balcon ? C'est de là qu'on voit bien.
J'y vais. Oh ! tu veux, dis ! Vite, avant leur passage !

RINALDA

Oui, mignon, va.

RIZZO, lui sautant au cou.

Je t'aime. Et je serai bien sage.

(Il sort en courant par la galerie de droite.

SCÈNE V

RINALDA, seule.

Qu'espère Rasponi ? Soulever les soldats !
Quoi ! Le pays serait sauvé par ce Judas !
Non. Ce qu'il cherche là, c'est son seul avantage,
Comme toujours. Vainqueur, il prendrait l'héritage
De Rizzo. Cher enfant ! Que dis-je ? Il le tûrait.
Au moins, avec Conrad, je tiens Rizzo tout prêt...

SCÈNE VI

RINALDA, ORSOLA

ORSOLA, entrant par la galerie de droite.

Madame...

RINAL[illegible]

Quoi ?

ORSOLA

Madame, une fille qui pleure
Demande à vous parler, à vous seule, et sur l'heure.
(Un geste refusant de Rinalda.)
C'est la fille de l'homme à qui, par vos bontés,
On a fait grâce hier.

RINALDA

Qu'elle entre !

ORSOLA

Permettez !
Sans témoins ?

RINALDA

Oui.

ORSOLA

C'est bien.
(Elle fait signe d'entrer à Bianca restée au bout de la galerie

RINALDA, à gauche.

Pauvre fille! j'espère
Qu'on n'a pas, malgré moi, fait de mal à son père.
Non, ce n'est pas possible.

SCÈNE VII

RINALDA, BIANCA

BIANCA, faisant ne entrée très émue

O madame, à genoux
Je vous en prie! Il faut que vous veniez chez nous.
(Sort Orsola.)

RINALDA

Chez vous! Pourquoi?

BIANCA

Mon père est le dépositaire
De secrets que jusqu'à présent on devait taire,
Et qu'on doit aujourd'hui vous dire.

RINALDA

Eh bien! Dis-les

BIANCA

Lui seul...

RINALDA

Que ne vient-il en personne au palais?

BIANCA, de plus en plus émue.

Hélas! il va mourir peut-être, tout à l'heure...

RINALDA

Mourir!

BIANCA

Avant ce soir, oui... Regardez! Je pleure.
Vous en dire plus long, je ne peux pas. Venez,
Par la Madone et par les Saints!

(Avec de grands signes de croix.)

Et par... tenez,
Par saint Guido, surtout! Nous avons sa chapelle
Chez nous. C'est notre saint. Lui, je me le rappelle,
Guido, l'autre.

RINALDA, profondément troublée.

Le mort!

BIANCA

Hélas! on l'aimait tant!
Et moi-même!... J'étais bien petite, pourtant,
Quand il passait, superbe et redressant sa taille
Et faisant se cabrer son cheval de bataille!
Ah! son fier souvenir est immortel ici.

(Montrant son cœur.)

Nous l'aimions. Nous l'aimons toujours!... Et vous aussi,
Car vous pleurez! Eh bien! c'est comme si lui-même
Il vous suppliait...

(Elle est agenouillée.)

RINALDA

Lui! Comment?

BIANCA

Son vœu suprême,
En exil, quand il prit mon père pour gardien
De ses secrets.

RINALDA, affolée.

Mon cher Guido!

BIANCA

Vous voyez bien
Qu'il faut venir, qu'il faut écouter sa prière,
A lui, Guido.

RINALDA, éperdue.

Oui, oui, j'y vais.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RASPONI, entrant brusquement par la galerie de gauche et barrant le chemin à Rinalda qui allait se diriger vers celle de droite pour sortir.

RINALDA

Ah! vous! Arrière!
Laissez-moi!

RASPONI, à demi-voix.

Mais je viens vous dire que l'instant
Est propice, et que vous pouvez en m'écoutant...
Éloignez cette fille, et je dirai tout.

RINALDA, à Bianca.

Reste.
Ou plutôt, non. Sortons ensemble.



RASPONI

Quel funeste
Aveuglement, madame ! Écoutez-moi.

RINALDA

Non, rien.
J'ai deviné vos plans et je refuse.

RASPONI

Eh bien !
Prenez garde alors.

RINALDA

Quoi ! vous menacez les autres,
Vous ! Je tiens vos secrets.

RASPONI

Je volerai les vôtres.

RINALDA, avec un haut-le-corps orgueilleux, et en passant devant lui stupéfait.

Ah ! (A Bianca.) Viens, toi !

RASPONI, courant après Rinalda, qui sort précipitamment.

Rinalda !... Folle ! Oh !... Bon gré mal gré,
Tu seras avec moi, va ; je t'y forcerai.

(Rideau.)

TROISIÈME TABLEAU

Une chambre dans la maison de Galéas.

Au fond, porte à deux battants. — A gauche, au second plan, petite porte bâtarde ouvrant en dedans. — A droite, au second plan, porte en pan coupé, et percée d'un judas. — Contre le fond, un grand fauteuil vide, et une table portant un Évangile ouvert et un glaive posé dessus. — Nombreux sièges de toutes sortes, apportés des diverses chambres de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE

GALÉAS, PETRUCCIO, GHERARDI, MANETTO, BATTISTA, DES GENTILSHOMMES, DES BOURGEOIS, DES ARTISANS.

Au lever du rideau, une vive agitation secoue l'assemblée, dont presque tous les membres sont debout, les bourgeois et les artisans à gauche, les nobles à droite. Au fond, près du fauteuil vide, Strada debout et pensif.

GALÉAS, avec violence.

Non.

GHERARDI, même jeu.

Si.

GALÉAS

Les Ventura sont traîtres.

GHERARDI

Sur mon âme
Je les garantis bons. Galéas les diffame.

MANETTO

Certe! Et je trouve, moi, Galéas bien hardi
De protester si haut quand parle un Gherardi.

GALÉAS

Pourquoi?



MANETTO

Les Gherardi sont de noble origine,
Comme moi, comme les Ventura. J'imagine
Que lorsque l'un de nous déclare, en l'affirmant...

GALÉAS

Quoi! sa parole à lui vaut mieux que mon serment,
A cause du blason qui couronne sa porte!
Allons donc! gentilhomme ou bien bourgeois, qu'importe?
En est-on plus honnête et meilleur citoyen?
Il s'agit de sauver Ravenne.

MANETTO

Beau moyen!
Avilir sa noblesse à coups de calomnie!

GHERARDI

Les Ventura sont bons. J'insiste.

GALÉAS

Je le nie.
Petruccio, dis-leur ce qu'hier, tous les deux,
Nous avons vu. Dis-leur ce spectacle hideux,
Des jeunes gens, oui, des nobles, faisant ribote
Avec un des soudards qui nous ont sous leur botte,
Et, parmi les auteurs de ce crime inouï,
Dis-leur qui se trouvait.

GHERARDI

Le fils Ventura?

PETRUCCIO

Oui.

GHERARDI

Cela n'a pas vingt ans!

MANETTO

Sans doute il était ivre.

GALÉAS

Vous l'excusez ! Alors, l'exemple est bon à suivre,
N'est-ce pas ? Et celui de tant d'autres aussi,
Qui font fête à Conrad. Non des enfants, ceux-ci,
Mais des hommes. Osez donc dire le contraire !
Ton cousin, Manetto ! Gherardi, ton beau-frère !
Des nobles, mettant la noblesse à ses genoux.

GHERARDI

Mais est-ce une raison pour nous suspecter, nous ?

MANETTO

Crois-tu que les bourgeois sont tous exempts de blâme ?
Conrad n'a qu'à paraître et le peuple l'acclame.

GALÉAS

Le peuple sait que les nobles nous ont trahis.

MANETTO

Non, ce sont les bourgeois qui perdent le pays.

GALÉAS

Vous n'aimez pas le peuple !

MANETTO

Il nous traite en parjures !

TOUS, *furieux.*

Oui !

STRADA, *descendant, après les avoir séparés de la voix.*

Silence ! Est-ce donc pour faire assaut d'injures,



Non pour vous accorder, que vous êtes ici ?
O Ravenne, tes fils les meilleurs, les voici.
Avant d'avoir chassé le tyran de la ville,
Ils sont déjà tout prêts à la guerre civile.
Les leçons du passé ne leur ont rien appris.
Toujours la même haine et le même mépris
L'un pour l'autre ! Toujours cette lutte intestine
D'où viennent tous les maux de la race latine,
Duel fratricide, qui fournit aux étrangers
L'enclume et le marteau dont nos fers sont forgés.

MANETTO

Mais qu'es-tu donc, toi qui nous parles de la sorte ?

STRADA

Rien par moi-même ; tout, par la foi que j'apporte.
Je ne suis ni bourgeois, ni gentilhomme, non !
Le parti que je sers n'a pas même de nom.
C'est celui des petits, des humbles, de la foule.
Le ciel, l'air qu'il respire et le pavé qu'il foule,
Il n'a pas d'autres biens. Certes, vous avez mieux ;
Mais en lui chante l'âme obscure des aïeux ;
Mais dans sa pauvre chair, toujours lasse et meurtrie,
Fleurit, toujours nouveau, le sang de la patrie.
Et c'est pourquoi ces gens sans titre et sans pouvoir,
Ils ont le droit de vous dicter votre devoir ;
Et moi qui ne suis rien, mais qui les représente,
C'est pourquoi, flagellant votre œuvre malfaisante,
Je dis que votre poste est par vous déserté
Pour des dissensions où meurt la liberté ;
Et c'est pourquoi, bourgeois et nobles, tous en faute,
Vous devez accepter que je parle à voix haute ;
Car c'est ma conscience et la vôtre à la fois,
Et le cœur du pays, qui parlent par ma voix.

GALÉAS

Il a raison.

GHERARDI

C'est vrai.

STRADA

Vos intérêts contraires,
Vous les ferez valoir plus tard, ô mauvais frères!
Mais l'héritage, avant d'en disputer le prix,
Arrachez-le d'abord aux voleurs qui l'ont pris;
Abjurez pour ce but sacré votre querelle;
Ne songez qu'à Ravenne; oubliez tout pour elle;
Ne l'affaiblissez plus en vous désunissant,
Et donnez-vous la main, ô fils du même sang!

GALÉAS, tendant les bras à Gherardi.

Gherardi!

GHERARDI, même jeu.

Galéas!

(De toutes parts, les nobles et les bourgeois s'embrassent.)

STRADA

O fraternelle étreinte!
Pour que la flamme en vous n'en soit jamais éteinte,
A ce bûcher d'amour brûlez tous vos vieux droits!
Sur l'Évangile ouvert et sur le glaive en croix,
Jurez-le!

TOUS

Oui, nous le jurons!...
(Avec enthousiasme.)
Vive Ravenne!





STRADA

A présent, ni retard, ni discussion vaine.
A l'œuvre ! Vous savez chacun votre devoir.
Au moment décisif, Guido se fera voir.
Il faut que tout soit prêt quand il viendra.

MANETTO

La chose
Aura lieu quand ?

STRADA

Ce soir, je pense, à la nuit close.

MANETTO

Ce soir ! C'est impossible. Il nous faut trois jours pleins
Pour équiper...

PETRUCCIO

D'ailleurs, la plèbe, les vilains,
Et les bourgeois surtout, exigent qu'on leur prouve
Par quelque garantie... Or, le temps qu'on la trouve !...

STRADA

Ah !... on la trouvera... Bientôt...
(D'un ton autoritaire.)
En temps voulu
Viendra l'ordre... Pardon de ce ton absolu ;
Mais j'exécute ici les consignes du maître.
Allez ! Moi, maintenant, je dois, pour m'y soumettre,
Seul avec Galéas demeurer en ce lieu.
Ce qui me reste à faire est entre nous et Dieu.
A demain !

TOUS, en se dirigeant vers la porte du fond.

A demain !



STRADA, à Galéas.

Conduis-les, et qu'on sorte
Par la grand'place et non par la ruelle, en sorte
Qu'en entrant Rinalda ne les rencontre pas.

(Tous s'en vont par la porte du fond, accompagnés de Galéas. Strada reste seul.)

SCÈNE II

STRADA

Patrie, oh! soutiens-moi dans ce terrible pas!
Dis-moi que cette femme est perfide et transfuge,
Que je suis dans le droit en me faisant son juge,
Et que nous n'avons pas tiré hors du fourreau
Un poignard d'assassin, mais l'arme du bourreau.

(Il désigne du geste le glaive qui est sur la table.)

SCÈNE III

STRADA, GALÉAS

GALÉAS, rentrant.

Tous sont partis.

STRADA

Bien... L'heure approche! Je frissonne.
Il ne reste personne à la maison?

GALÉAS

Personne.

STRADA

Le moine, envoyé par Guido, n'est pas là?

GALÉAS, après avoir regardé par le judas de la porte à droite.

Si,
Là!



STRADA

Que fait-il?

GALÉAS

Il prie.

(Revenant à Strada.)

Et nous?

STRADA

Prions aussi!...
Seigneur, accordez-nous comme un divin service
De remplir purement notre sinistre office!

GALÉAS

Quel office?

STRADA

Une chose atroce, en vérité:
Trahir les saintes lois de l'hospitalité
Et faire devant Dieu paraître une âme humaine.

GALÉAS

Tuer Rinalda!

STRADA

Oui. Si ta fille l'amène,
C'est dans ce but. J'ai dû, sans lui dire pourquoi
Lui confier ce rôle infâme.

GALÉAS

Soit!

STRADA

Et toi,
L'acceptes-tu, le rôle affreux qu'on te confie:
Mettre à mort Rinalda qui t'a sauvé la vie?
Guido l'a condamnée.

GALÉAS

Et juste fut l'arrêt.
Donc, à l'exécuter, sans remords, je suis prêt.
Sous mon toit, par mes mains, que justice soit faite !
Quand il venge un pays, le crime est une fête.
(On entend le bruit de la porte d'en bas qui se referme.)

STRADA

Écoute !... On vient. C'est elle?

GALÉAS, qui a couru vers la porte pour écouter.

Oui.

STRADA

Déjà !... Ho !... Mets-toi
Près de la porte.
(Il désigne la porte de gauche.)

GALÉAS

Bien !
(Galéas se poste de façon que, en ouvrant, la porte se rabatte sur lui et le masque.)

STRADA

Ouvre !... Répétez-moi,
Seigneur, que la besogne est pure et légitime
Et qu'à l'autel du peuple il faut cette victime !

SCÈNE IV

LES MÊMES, RINALDA, BIANCA

BIANCA, à Rinalda.

Entrez, madame !

RINALDA, voilée. Apercevant Strada.

Quel est cet homme?



BIANCA

Un ami
De mon père.

RINALDA

Et ton père? Il est mort à demi,
Me disais-tu. Pourvu qu'il vive encor, pauvre être!

GALÉAS, refermant la porte.

Il vit, madame.

STRADA

Et vous allez mourir.

BIANCA, stupéfaite

Quoi!

RINALDA, se sauvant à droite et se faisant un rempart des sièges en désordre.

Traître!
Un guet-apens! A l'aide! A moi!

STRADA

Vos cris sont vains.

BIANCA, courant à son père.

Mon père, ce n'est pas possible!... Et moi qui vins
Avec des pleurs, avec des serments... Oh! l'infâme!
De quel péché mortel ai-je damné mon âme!
Invoquer pour cela la Madone et les Saints!
Me faire sacrilège au profit d'assassins!
(A Strada.)
Non, je ne veux pas! Non! S'il faut que s'accomplisse
Un pareil forfait, moi je n'en suis pas complice.

STRADA

Silence! Vous avez, lorsqu'on vous enrôla,
Juré de m'obéir.

GALÉAS

C'est vrai !

BIANCA

Pas jusque-là !
(Courant à Rinalda, et plaidant, affolée.)
On m'a dit : « Va nous la chercher. Coûte que coûte,
Amène-la. Fais tout afin qu'elle t'écoute.
Mens. Pleure. » Et j'ai pleuré, j'ai menti, sans remord.
Mais je ne savais pas vous conduire à la mort.
(Revenant vers les deux hommes.)
Ah! dites-le-lui donc, vous, que je suis sincère!

STRADA

Pourquoi vous disculper? Ce n'est pas nécessaire.
Même eussiez-vous été dans notre affreux secret,
Vous n'en sauriez avoir ni honte ni regret.
Un devoir est souvent dominé par un autre;
Et votre seul devoir était, comme est le nôtre,
D'obéir, d'obéir en tout, aveuglément.

GALÉAS, sous le regard de Strada.

Moi-même, je ne suis ici qu'un instrument.
A celui qui me tient, sans peur, je m'abandonne.
(Il vient prendre sur la table le glaive.)
Le glaive est innocent du châtiment qu'il donne.

RINALDA, avançant vers eux.

Le châtiment? De quoi? Que dis-tu? Qu'ai-je fait?
Sait-on la cause dont on veut punir l'effet?
C'est dans le but, et non dans l'acte, qu'est le crime.
Oui, j'ai pris pour époux l'homme qui nous opprime!
Oui! j'ai trahi! Mais qui vous dit que ma raison
N'a pas été forcée à cette trahison?





Qui vous dit si ce fut pour moi fête ou supplice,
Et si je n'ai pas dû boire dans ce calice
Les larmes de la honte et le fiel du mépris
Pour un dessein secret et que nul n'a compris?

BIANCA, *s'agenouillant devant Strada et Galéas.*

Grâce! Elle ne peut pas mentir. Par la Madone,
Pitié!

RINALDA

Ne pleure pas, enfant, je te pardonne,
Et garde ta pitié pour ces fous sans merci
Qui vont, en me tuant, tuer Ravenne aussi.
Rizzo, dont j'attendais la future revanche,
Rizzo, dernière fleur de la dernière branche,
Toi pour qui j'ai subi tant de haine et d'affront,
Hélas! à travers moi, c'est toi qu'ils frapperont.

STRADA

Madame, il est trop tard. Je n'ai pas compétence
Pour discuter. Je suis porteur d'une sentence
Et je dois lui donner la sanction qu'il faut.
On ne raisonne plus, étant sur l'échafaud.
Au tribunal de Dieu votre cause est instante,
Là seulement.

(Il va ouvrir la porte de droite, puis, d'une voix forte.)

Moine!

SCÈNE V

LES MÊMES, UN MOINE *sous une cagoule.*

BIANCA et RINALDA, *en voyant paraître le moine.*

Ah!

STRADA, *au moine.*

Voici la pénitente.

RINALDA, au moine.

Moine, tu ne sais pas à quel acte inhumain,
Homme de charité, tu vas prêter la main?

STRADA

Il le sait.

RINALDA

Non, ce n'est pas vrai, qu'il y consente,
A cet injuste arrêt qui frappe une innocente.

STRADA

Il y consent.

RINALDA

Il y consent? C'est qu'il me croit
Coupable. Mais quand il connaîtra...! C'est son droit
Lui, d'entendre, et d'absoudre. Oui, d'absoudre. O refuge!
Vous êtes mes bourreaux; mais lui seul est mon juge.
Je confesserai tout à ses genoux sacrés.
Il dira que je suis pure, et vous le croirez.

STRADA

De la confession le secret doit se taire.
D'ailleurs, elle n'absout qu'au ciel, non sur la terre.

RINALDA

Moine, parle. C'est faux. Parle! Dis qu'ici-bas...

STRADA

Ne l'interrogez point. Il ne répondra pas,
Sinon pour vous aider à mourir en chrétienne.
Laissons-les.

(Il fait signe à Galéas et à Bianca de sortir avec lui par la porte de gauche.)



RINALDA

Quoi! Personne ici qui me soutienne!

BIANCA, voulant retenir son père.

Grâce!

GALÉAS, l'entraînant.

Viens, Bianca.

(Tous deux disparaissent déjà dans le corridor.)

RINALDA

Quoi! Mourir sans jugement!

STRADA

Qui devait vous juger vous a jugée.

RINALDA

Il ment.
Attends, Galéas! Moine, attends! Bianca, demeure!
Le seul juge pouvant prononcer que je meure,
Le seul à qui l'on doive obéir sans remord,
C'est Guido. Je n'ai pas d'autre juge. Il est mort.

STRADA

Ce juge-là, c'est lui qui vous a condamnée.
Il est vivant.

RINALDA, suffoquant.

Quoi! C'est...

(Éclatant de bonheur.)

O céleste journée!
O joie! Il vit, Guido! Qu'importe mon trépas
Désormais! La revanche avec moi ne meurt pas.
Ah! la main de Guido, sur moi qu'elle se lève,
Et je la bénirai, puisqu'elle tient le glaive!



Oui, ce que veut Guido, c'est juste. Il est vivant!
Je suis prête. (A Strada.) Tu peux me tuer. Non, avant,
Laissez-moi tout vous dire enfin (je serai brève),
Dire ce que j'ai fait, pour quel but, dans quel rêve,
Comment j'ai dû mentir à mes vœux parjurés...
Oh! n'est-ce pas, vous tous, vous le lui redirez,
Qu'à cet ignoble sort je n'ai pu me soustraire...

(Elle vient s'agenouiller devant le moine, fait le signe de la croix, puis commence sa confession à voix monotone.)

Voici! Guido passait pour mort. Restait son frère,
Rizzo, pauvre petit enfant, espoir sacré,
Seul vengeur. Et Conrad disait : « Je le tûrai,
Si vous n'acceptez pas... » Conrad m'aimait.

(Le moine fait un geste d'horreur.)

J'abrège.
Oui, je vois, je vous fais horreur. Qu'ajouterais-je?
Je dus choisir. C'est pour Rizzo, c'est pour lui seul,
Pour conserver ses jours, que j'ai, comme un linceul,
Mis sur mon traître front ce voile d'épousée.

LE MOINE, sanglotant.

Oh! oh!

RINALDA

Tu pleures, moine! O divine rosée
Qui rafraîchit mon âme et qui lave mon front!
Oh! ses larmes aussi, n'est-ce pas, couleront,
A lui, quand il saura l'effroyable martyre?
Moine, moine, il le faut, il faut le lui redire,
Pour que, morte, à mon front souillé par ce bandeau

(Elle arrache sa coiffure de dame.

Je sente ruisseler les pleurs de mon Guido!

GUIDO, renversant sa cagoule de moine.

Rinalda!

GALÉAS, à Strada.

Tu savais...?



STRADA

Non !

RINALDA, stupéfaite, égarée.

Toi ! c'est toi !

(Elle se jette sur la poitrine de Guido.)

GUIDO

Mon âme!

(Il la baise au front éperdument.)

Et moi, moi, malheureux, qui la jugeais infâme !
Non, vois-tu, non, c'est faux. Je doutais seulement.
C'est pourquoi, profanant un divin sacrement,
Sous ce froc, j'osais.... Ah ! pardon !.... Moi, douter d'elle !
Moi, penser que ton cœur pouvait m'être infidèle !
Ton cœur, dont j'avais eu le premier battement !
Ton cœur qui m'avait dit : Je t'aime !

RINALDA

Oh ! longuement
Parle encor, mon Guido, parle. Sous tes paroles
Le printemps de mon cœur a rouvert ses corolles.
Il me semble être au jour de nos lointains aveux,
Quand ton souffle embaumé caressait mes cheveux,
Quand je posais mon front sur ta poitrine en fièvres,
Quand ton baiser...

GUIDO, se penchant pour lui baiser la bouche.

Mon cher amour !

RINALDA, s'écartant d'un bond.

Non, pas mes lèvres !
Horreur !

GUIDO

Ma Rinalda !



RINALDA

L'autre. Ha!
(Elle s'essuie la bouche avec dégoût.)
J'appartiens
A cet autre, à lui!... Va, tu dois me tuer. Tiens,
Frappe.
(Elle court à lui.)

GUIDO, effaré.

Rinalda!

RINALDA

Non, tu n'as pas ce courage!
(A Strada, puis à Galéas.)
Mais toi, mais toi! Vous deux! Achevez votre ouvrage.
Pourquoi le laissez-vous lâchement à moitié?
Tuez-moi, tuez-moi, tuez-moi, par pitié!
(Elle se laisse choir, à gauche, agenouillée, la tête sur un escabeau comme sur un billot.)

BIANCA, pleurant.

Pauvre femme!

GUIDO, sanglotant.

Oh!

STRADA

Debout, martyre que j'envie!
Vous n'avez pas le droit de déserter la vie.
Debout! Car c'est à vous qu'on doit dire en effet:
Achevez votre ouvrage, ou vous n'aurez rien fait.

RINALDA, toujours à genoux.

Quoi? Que dit-il? J'ai peur. Par quel nouveau supplice...?

STRADA

Je dis que chez Conrad il nous faut un complice.
Au poste de combat que vous avez choisi
On a besoin de vous encor. Retournez-y!



RINALDA, dressée, affolée.

Moi, là-bas! Jamais plus! Non! La mort, tout au monde,
Tout! Oh! mais pas cela! Pas ce martyre immonde!..
Guido, tu ne dis rien?... Parle, et je t'obéis.
Ce n'est pas toi qui veux cela?

(Au moment où Guido va parler, Strada se jette sur lui, lui coupe la parole et, avec un geste imposant, répond pour lui.)

STRADA

C'est le pays.

(Rinalda le regarde, subjuguée.

GUIDO, se révoltant.

Ah! le pays!...

RINALDA

Guido, tais-toi! Pas de blasphème!
Oui, j'ai compris. L'homme a raison. Comprends toi-même..
Oui, mon poste est là-bas. C'est moi qui le dis, moi!

STRADA

Bien!... Allez!

(A Galéas et à Bianca.)

Vous, qu'on la reconduise!...

(Rinalda sort lentement, saluée dévotieusement par Strada, suivie par Bianca et Galéas, tandis que Guido la regarde, immobile.)

SCÈNE VI

STRADA, GUIDO

(Strada se retourne vers Guido pour lui serrer la main.)

GUIDO, bouillonnant, à voix grondante.

Ah çà! toi,
Je t'ai laissé parler et commander en maître;
Mais quel crime viens-tu de me faire commettre!

Je ne sais quel pouvoir dans ton geste et tes yeux
M'a cloué là, comme un enfant, silencieux;
Il me semblait fléchir sous la voix de mon père...
Mais cela ne peut pas durer longtemps, j'espère!
Sans se plaindre, la sainte, elle rentre là-bas;
Mais c'est pour un instant seulement, n'est-ce pas?
Nous allons entamer ce soir même la lutte,
Dis? Je veux l'arracher aux bras de cette brute
Tout de suite. Je veux la bataille aujourd'hui,
Et qu'elle ne soit pas un jour de plus à lui.

STRADA, froid.

Il faut attendre encor.

GUIDO

Tu dis?

STRADA, très net, et ferme.

Que nous ne sommes
Pas prêts, que nous avons, pour décider nos hommes,
Un gage à leur fournir, sans quoi tout est perdu,
Tout, tu m'entends bien.

GUIDO, éclatant, et de plus en plus ivre de fureur, jusqu'à la fin de l'acte.

Ah! je t'ai trop entendu!
N'est-ce pas grâce à toi, conseiller exécrable,
Que j'ai failli tuer cette femme adorable
Dont tu me fis douter bassement, lâchement?

STRADA, d'une voix qui tâche à le dompter.

Guido!

GUIDO

Ne parle plus de ton rêve qui ment,
De ces chimères dont ta démence s'enivre!
Assez! Tu n'es qu'un fou.



STRADA, *avec reproche.*

Guido!

GUIDO

Je la délivre,
Voilà tout.

STRADA, *désespérant et tombant assis, sur un escabeau.*

Oh!

GUIDO

Mes droits de chef que tu m'as pris,
Je les reprends. Je suis le maître. As-tu compris?
Tant pis si rien n'est prêt! Je veux marcher quand même.
Risquons tout; mais sauvons d'abord celle qui m'aime
Et que j'aime; c'est là mon vrai, mon seul devoir.
Périsse le pays! Mais je veux la revoir.

(*Rideau.*)



ACTE TROISIÈME

Une grande salle dans le palais de Conrad.

Portes à droite et à gauche au premier plan. — Au fond, à droite et à gauche, en pans coupés, deux retraits garnis de bancs scellés dans le mur. — Au fond, au milieu, fenêtre précédée d'un rebord en saillie formant siège de pierre. — A droite, entre la porte et le retrait, un prie-Dieu appliqué contre la muraille. — A gauche, au second plan, au tiers de la largeur de la scène, une table flanquée d'un tabouret. Près de la table, du côté de la porte, un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

RASPONI, METZLER

(Metzler attend Rasponi, qui entre par la porte de droite. Il l'interroge d'un regard et l'autre lui répond à la muette par un geste évasif.)

METZLER

C'est d'abord qu'il fallait agir, d'abord, sur l'heure.

RASPONI

Je ne suis pas à court d'occasion meilleure.

METZLER

Allons donc! D'un seul coup Conrad les a repris.
Ils sont tous de nouveau dans sa main.

RASPONI

A quel prix?
Vingt hommes au cachot! Dix cassés de leurs grades!
Ludwig puni de mort devant ses camarades!
Cela les a matés, sans doute. Mais, après?
Ils n'étaient que cinq cents mécontents, et mal prêts.
Ils seront désormais le double, et pleins de haine.
La vraie occasion, vois-tu, c'est la prochaine.



METZLER

Si Conrad se méfie, et si quelqu'un nous vend!

RASPONI

Sois tranquille. Il est sûr de nous deux comme avant.
D'ailleurs, j'ai tout prévu. Si notre affaire avorte,
J'ai de quoi regagner sa faveur, et plus forte.

METZLER

Quoi?

RASPONI, le poussant vers la gauche.

J'ai... que Rinalda conspire.

METZLER

Elle! comment!

RASPONI

Elle, oui. Ce Galéas, pour qui l'on fut clément,
Un des chefs du parti bourgeois, elle est allée
Le voir, ce matin, oui, chez lui, seule et voilée.
Je l'avais fait suivre. Est-ce un indice?

METZLER

Assez grand,
Ma foi!

RASPONI

Ce n'est pas tout. Elle a fait, en rentrant,
Sans t'en parler, donner l'ordre à la citadelle
Qu'on laissât s'introduire à toute heure auprès d'elle
La fille de cet homme. Hein? Qu'en dis-tu?

METZLER

C'est clair,
Rinalda conspire.

RASPONI, continuant à marcher avec lui vers la gauche.

Or voici mon plan, Metzler :
Surveiller, laisser faire, en savoir davantage,
Et puis la prendre, ou pour complice, ou comme otage.
Ainsi je pare à tout ce qui peut arriver.
Un malheur ! Et nous la perdons pour nous sauver.

RINALDA, à la cantonade, à droite.

Rizzo ! Rizzo !

RASPONI

La voix de Rinalda ! Viens vite !
Allons-nous-en !

(Sortent Rasponi et Metzler, à gauche.)

RINALDA, à la cantonade.

Rizzo ! Rizzo !

SCÈNE II

RIZZO, puis RINALDA

(Rizzo entre en courant par la droite. Il traîne derrière lui une grande épée nue.

RIZZO, à gauche, près du fauteuil, et tourné vers la porte de droite.

Guerre ! J'invite
Tous ceux qui veulent vivre à ne point m'approcher.

RINALDA, le poursuivant jusqu'au fauteuil

Rizzo, finis.

RIZZO, tournant le fauteuil, et grimpé sur le banc.

D'abord, je suis sur mon rocher.
Allons ! monte à l'assaut, toi ! Je ne te crains guère.

RINALDA, allant à lui.

Rizzo, vilain enfant !



RIZZO

Mais je joue à la guerre.

RINALDA

Mais tu peux te blesser avec cela, méchant!

RIZZO

Bah!

RINALDA

C'est trop lourd pour toi!

RIZZO, brandissant l'épée qu'il tient à pleine main par la lame.

Lourd? Tiens!

RINALDA

Par le tranchant!
Voyons!

RIZZO

Ne faut-il pas que ma main s'habitue?
Et si je ne sais pas me battre, et qu'on me tue,
Tu seras bien contente, hein?

RINALDA

Cher petit, descends!
Ton rocher va crouler.

RIZZO

Soit! je descends. Mais sans
Me rendre. Je n'ai pas seulement une entaille.
Ainsi, tu vois, c'est moi qui gagne la bataille.

RINALDA, l'embrassant.

C'est toi, mignon! C'est toi, mon petit conquérant.

RIZZO, dépité

Petit! Toujours!... (Un silence.) Dis-moi, mon frère... il était grand?

RINALDA.

Oui.

RIZZO

Grand comme Conrad?

RINALDA

Bien sûr.

RIZZO

Ah!... Aussi brave?

RINALDA

Certes. Plus encor.

RIZZO

Ah!

(Il pose l'épée sur la table.)

RINALDA

Mais te voilà tout grave.

Qu'as-tu donc?

RIZZO, très mélancoliquement.

Rien. Je pense à des choses...

RINALDA

Dis-les.

RIZZO

Conrad, Rasponi, Metz, je les trouve tous laids.
Et mon frère il l'était aussi?



RINALDA

Non, au contraire !

RIZZO

Mais tu l'as préféré, ce Conrad, à mon frère?
Pourquoi?

RINALDA

...Je ne peux pas te dire.

RIZZO, câlin.

En t'implorant?

RINALDA

Non, non. Plus tard! Un jour.

RIZZO

Quand?

RINALDA

Quand tu seras grand.

RIZZO, dépité.

Ah!

SCÈNE III

LES MÊMES, CONRAD

CONRAD, entrant à droite.

Eh bien! votre espiègle, il a rendu l'épée?

RIZZO, la prenant sur la table et la jetant par terre avec mépris.

Je n'en veux plus.



CONRAD, d'abord furieux, puis se contenant et tâchant de sourire.

Le sang ne l'a guère trempée.
Le combat ne fut pas bien terrible, je vois.
(Il essaie de tapoter la joue de Rizzo.)

RIZZO, le repoussant.

Non; mais il le sera peut-être une autre fois.

RINALDA, le pressant contre elle et avec une expression de gronderie.

Rizzo!

CONRAD

Bon! Laissez-le! Sa petite colère
Ne saurait me fâcher..., encor moins vous déplaire.
Docile à vos leçons...

RINALDA, passant vers la droite.

Quittez ce ton moqueur!
Ce qu'il dit ne vient pas de moi, mais de son cœur.

CONRAD

C'est qu'on a dans ce cœur semé mauvaise graine.
Je l'en arracherai, moi. Je veux qu'il apprenne...

RINALDA, à Rizzo, bas.

Va-t'en.

RIZZO

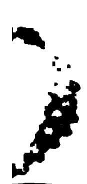
Je n'ai pas peur.

CONRAD, grommelant.

Hein?...

RINALDA, à Conrad.

Soyez endurant.
(A Rizzo, en le poussant vers la porte.)
Sors, sors, je t'en prie!



RIZZO, cédant, puis se retournant avant de sortir, avec un geste de menace

Oui. Mais quand je serai grand!..

Rinalda l'accompagne un peu, puis revient. Pendant ce temps, Conrad a ramass son épée, avec une fureur mal contenue.)

SCÈNE IV

RINALDA, CONRAD

CONRAD, courroucé, à Rinalda qui rentre.

Rinalda!

RINALDA

Quoi! faut-il que cela vous irrite?
Un enfant!

CONRAD

Ah! d'ailleurs, j'ai ce que je mérite.
Si par vous à la haine il est bien enseigné,
La faute en est à moi, de l'avoir épargné.
C'est moi qui par faiblesse, en cédant à vos larmes,
Pour me frapper un jour vous ai fourni ces armes.
J'aurais dû... Je devrais même encore aujourd'hui...

RINALDA, passant à gauche vers le fauteuil.

Seigneur, vous oubliez qu'on a payé pour lui.

CONRAD

Ah! oui! Payé!.. c'est vrai. Toujours ce mot! J'oublie,
En effet, que ce n'est pas l'amour qui vous lie,
Ni la reconnaissance, oh non! mais un marché.

RINALDA, assise.

C'est le mot. Mais par qui me fut-il arraché,

Par qui, par quels moyens, l'abominable pacte;
Pareil à ceux qu'avec les brigands on contracte,
Et qu'ils vous font signer au bord du grand chemin,
Un poignard sur la gorge, en vous tenant la main?

CONRAD

Non. Votre vie, à vous, n'était pas menacée.
D'ailleurs, j'ai respecté longtemps la fiancée
De Guido. J'attendais. Insensé que je fus!
Tant qu'il était vivant, j'admettais vos refus.
Il mourut. Votre cœur pour moi restait de glace.
Alors, fou, criminel... Ah! qui donc, à ma place,
Pouvant vous conquérir enfin, ne l'eût pas fait?
Eh bien! soit! Le moyen fut infâme en effet.
Oui, j'ai mis cet enjeu sinistre sur la table :
Les jours de Rizzo. C'est un pacte épouvantable,
Oui; mais puisque le prix vous en était connu,
Le pacte étant signé, je veux qu'il soit tenu.

RINALDA

Je l'ai tenu. Je suis à vous.

CONRAD

Non, je réclame.
Ce n'est pas le corps seul que j'exige; c'est l'âme.

RINALDA

Le pacte ne dit pas que je vous dois cela.

CONRAD

Je n'ai rien si mon droit ne va pas jusque-là.

RINALDA

L'âme est libre. On ne peut lui faire violence.



CONRAD, s'asseyant soldatesquement sur la table.

Enfin, mettez nos deux conduites en balance;
Vous verrez qui de nous est exact au paiement.
Vous voulez que je sois clément. Je suis clément.
Vous voulez que Rizzo vive. Il vit. Je supporte
Qu'on l'élève chez moi, pour me haïr, n'importe!
Un de mes ennemis me tue un officier.
Un simple mot de vous me le fait gracier.
Mes gens, mes compagnons d'aventure, mes braves,
S'en indignent. Ils ont raison. (En se levant.) Vingt aux entraves!
Dix dégradés! Un mort! Ce sont des actes fo.is.
Ah! si cela du moins me servait près de vous!
Si, vous adoucissant, vous me disiez : J'oublie!

(Il s'agenouille devant la table et s'approche peu à peu de Rinalda.)

Répondez, Rinalda. Voyez, je m'humilie.
J'implore ce que j'ai le droit de réclamer.

(Il pose sa tête sur les genoux de Rinalda.)

RINALDA

Le pacte ne dit pas que je dois vous aimer.

CONRAD, le buste redressé, à genoux toujours, et séparé de Rinalda par la table.

Il ne dit pas non plus qu'avec d'âpres délices
Vous puissiez m'infliger le plus noir des supplices.

RINALDA

Quel?

CONRAD

Cette jalousie atroce qui me mord.

RINALDA, hautaine

Jaloux? De qui?

CONRAD

Jaloux de qui? De lui! Du mort!



RINALDA

Guido!

CONRAD

Vous l'avez dit. C'est lui que je jalouse.
Car vous l'aimez toujours. Car, étant mon épouse,
Vous gardez pour amant son spectre familier.

RINALDA, se levant.

Le pacte ne dit pas que je dois l'oublier.

CONRAD, se ruant sur elle, l'attirant à lui par les poignets et la poussant vers la droite, dans ses poings qui la pétrissent.

O fureur! Vous osez! Et moi, moi, je tolère!...
(Il lui serre la gorge, prêt à l'étrangler.)
O folle, de souffler ainsi sur ma colère!
(Il la lâche, et vient tomber, honteux, sur le tabouret.)
Mais non, non! Que vous font mes transports méprisés?
Vous savez votre force et vous en abusez.
(Debout, et s'exaltant de plus en plus.)
Quand je pense que moi, l'aventurier superbe
Dont le sabre faucha vos gens comme de l'herbe,
Moi, le noir capitaine aux sanglants éperons,
Moi, dont la rude voix fait taire les clairons,
Quand je pense qu'un mot tombé de votre bouche
Peut changer en un cœur d'agneau ce cœur farouche!
Mais c'est trop cependant. C'est trop. Je ne veux plus.
Je ne veux plus dormir dans mon amour reclus,
Comme disait Ludwig, comme pensent mes hommes.
Assez de lâchetés! Soyons ce que nous sommes,
Un soldat, un brutal, un terrible, un jaloux.
Les loups apprivoisés, ce n'est pas vrai! Les loups
Ne s'accoutument pas au collier du servage.
Et j'en suis un. Conrad le Loup! Oui, loup, sauvage!
Las de ma cage enfin, j'en mordrai les barreaux.
Et tant pis pour ceux-là qui seront sous mes crocs!
(Il suffoque.)

Ah! J'étouffe. Je sens monter comme une lave,
Là, rouge... Je ne suis pas fait pour être esclave.
Je commande. Je veux. J'exige. Mes souhaits
Sont des ordres. Je veux.

(Il lui prend la main brutalement, puis tombe à genoux, vaincu.)

Je t'aime!

RINALDA, glaciale.

Je vous hais.

CONRAD, toujours à genoux.

Oh! non, pas cela, non! Je refuse d'entendre.
Que vous ne soyez pas à mes vœux douce et tendre,
Que vous ne m'aimiez pas, soit! J'admets. Je le sais.
Mais ne me dites pas que vous me haïssez.
Pas cela! Tout le reste est bien. Je le supporte.
Mais, me chassant du ciel, n'en fermez pas la porte.
Laissez-moi cet espoir qu'un jour de votre cœur
Je trouverai l'accès. Ce n'est pas un vainqueur
Qui commande; c'est un esclave qui supplie.

(Il se couche à ses pieds qu'il baise.)

J'avais tort... Grâce!... Oh! grâce... Un instant de folie!...
L'amour...! (Se relevant.) Non, pas ce mot, qui vous est odieux!...
Ne me regardez pas avec ces tristes yeux!
Je m'en vais! Je m'en vais!... Pardon!... Oh! lâche! lâche!

(Il se sauve par la droite en chancelant.)

SCÈNE V

RINALDA

Mon Dieu! dans cet enfer quand finira ma tâche?
Que Guido vienne, et qu'il m'en délivre aujourd'hui,
Et, si je meurs, du moins que ce soit près de lui!
Que fait-il? Comment vont les choses? Haletante,
Je suis là, seule et sans nouvelles. Oh! l'attente!

On m'a dit de rester calme, et qu'on me ferait
Prévenir par Bianca lorsque tout serait prêt.
Et Bianca ne vient pas!.. Que les heures sont lentes!
Calme!... Et j'ai l'esprit plein de visions sanglantes.
Conrad est fort. Ses gens ont le nombre pour eux...
Et puis, qu'est-ce que c'est, cet homme ténébreux
A qui j'ai vu Guido lui-même se soumettre,
Serviteur qui lui parle et qui me parle en maître?
Oh! quel pressentiment me frappe de stupeur!
Qu'est-ce donc que cet homme obscur? Il me fait peur.

SCÈNE VI

RINALDA, ORSOLA

ORSOLA, entrant par la porte de gauche.

Madame

RINALDA

Hein? Quoi?

ORSOLA

C'est la jeune fille à laquelle...

RINALDA

Vite, qu'elle entre!

ORSOLA

Mais quelqu'un est avec elle.

RINALDA, à part.

Oh! c'est cet homme, j'en suis sûre.

ORSOLA

Et jusqu'ici
Il ne peut pénétrer. On n'a pas l'ordre.

RINALDA

Si.
L'ordre que j'ai donné ce matin à la porte
Est valable pour deux. Va, va vite.

(Sort Orsola.)

SCÈNE VII

RINALDA

Il m'apporte
Des nouvelles. Enfin!... Graves, probablement,
Puisque Guido l'envoie en un pareil moment.
Ah! pourvu qu'à Guido rien n'arrive!... J'y songe:
Si mon pressentiment n'était pas un mensonge!
Oh! qu'il ne soit fatal qu'à moi seule!

(Elle va s'agenouiller et faire une oraison à son prie-Dieu.)

SCÈNE VIII

RINALDA, STRADA, BIANCA

(Strada et Bianca entrent, introduits par Orsola. Ils s'arrêtent, attendant que Rinalda ait achevé sa prière.)

RINALDA, se retournant et les apercevant, à Bianca.

Ah!... Eh bien?

STRADA, coupant la parole à Bianca.

J'ai cru devoir venir...

RINALDA

Guido n'a rien?

STRADA

Non, rien.



RINALDA

Je respire.

STRADA

Ce qui va mal, c'est l'œuvre même.

RINALDA, attirant Bianca vers le retrait de droite.

Tout à l'heure... Pardon, si de Guido qui m'aime
Je m'occupe d'abord... Toi qui viens de le voir,
Tu vas...

(Elle s'assied sur le banc du retrait.)

STRADA

Occupons-nous avant tout du devoir.

RINALDA, confuse.

C'est vrai. J'ai tort. Parlez!... Vous disiez que la chose
Va mal?

STRADA

Oui.

RINALDA

Ce n'est pas retardé, je suppose?

STRADA

Non. Guido veut toujours agir cette nuit-ci.

RINALDA

Ah! tant mieux! Mais alors, s'il le commande ainsi,
Il faut agir; et tout va bien, puisqu'il espère.

STRADA

Demandez à Bianca ce qu'en pense son père.

BIANCA

Que tout est compromis, si l'on agit trop tôt.
Sauf mon père, les chefs du peuple font défaut.

RINALDA

Pourquoi?

BIANCA

Parce qu'ils ont, pour risquer la partie,
Avant de commencer, besoin de garantie.
Ils veulent être sûrs de travailler pour eux,
Non pour le noble et pour un prince aventureux.

RINALDA

Alors ils n'aiment pas la patrie? O misère!

STRADA, immobile près de la table, semblant rêver tout haut et s'exaltant de plus en plus.

Qui donc sait aujourd'hui l'aimer d'amour sincère?
Personne, hélas! Chacun songe à ses intérêts.
Moi d'abord, pense-t-on, et la patrie après!
Fous, qui n'ont pas compris ce grand mot des apôtres,
Que le bien de chacun est fait du bien des autres!
Aveugles, dont les yeux, loin du ciel se plaisant,
N'y voient pas l'avenir poindre dans le présent!
Même aux meilleurs, cette aube est une clarté vague.
Et moi qui la leur montre, ils croient que je divague
Quand je leur dis : Il faut élargir l'horizon.
Les murs de la cité, c'est encor la prison.
Le bourgeois pour son or, le noble pour sa caste,
Ce n'est pas assez. Non! La patrie est plus vaste.
Pas de droits opposés! Pas de nœuds étouffants!
Que la mère soit mère envers tous ses enfants!
Tous d'accord, tous égaux autour d'elle chérie,
Tous désintéressés, c'est cela la patrie!

Peuple, nobles, bourgeois, artistes, riches, gueux,
C'est tout cela fondu dans un élan fougueux,
Chacun pour tous, tous pour chacun, et tous en elle;
Sainte communion sous sa loi maternelle,
Où, ne connaissant plus ni vaincu ni vainqueur,
Tous les cœurs à la fois battent dans un seul cœur!

RINALDA, qui s'est peu à peu levée et approchée de Strada, avec curiosité et une sorte de religieuse admiration.

Homme, ce rêve est grand.

STRADA, comme sortant d'une extase.

Hélas! Ce n'est qu'un rêve.
Sera-t-il jamais vrai? Qui sait? La vie est brève...
(Se reprenant.)
En attendant, le but à toucher est moins haut,
Et vous seule pouvez l'atteindre. Ce qu'il faut,
Afin que tout soit prêt au coup hardi qu'il tente,
C'est décider le chef à quelques jours d'attente,
Et j'ai pensé que vous...

RINALDA

Qui? Moi? grand Dieu! Comment!
Je ferais retarder moi-même ce moment
Où je vais être enfin délivrée!
(Elle passe devant Strada, frémissante.)

STRADA, d'une voix indignée.

O misère!
Vous ne l'aimez donc pas non plus d'amour sincère,
La patrie? Et songeant à vos seuls intérêts,
Vous dites, vous aussi: Moi d'abord! Elle après!

RINALDA

Non, non! Il ne sera pas vrai qu'œuvre si haute,
Tout près de réussir, ait manqué par ma faute.
Oh! que ne puis-je aussi, par quelque dévoûment,
Des avenirs rêvés hâter l'avènement.

L'aube, dont vos regards m'ont entr'ouvert la porte,
M'a toute illuminée. Allez, je serai forte.
Il faut remettre, attendre, oui, je le lui dirai,
Et sans montrer le sang de mon cœur déchiré.

BIANCA

Ce que vous faites là, c'est noble et saint, madame.
Que ne sont-ils ici pour voir votre grande âme,
Ceux dont la méfiance encor vous méconnaît!

RINALDA

Comment peuvent-ils croire?...

BIANCA

Hélas! mon père en est.

STRADA

Et d'autres, qui, trouvant l'aventure trop proche,
N'en font pas à Guido, mais à vous, le reproche.

RINALDA

A moi? Mais pourquoi donc ce reproche? Ils sont fous.

BIANCA

On dit que, si Guido se hâte, c'est pour vous;
Que, s'il veut tout risquer, et le pays lui-même,
C'est pour vous arracher à Conrad.

RINALDA

Comme il m'aime!

BIANCA

Trop, pense-t-on.

STRADA

Oui, trop. Et vous devez aussi
Le lui dire, quand il viendra ce soir ici.

RINALDA

Ici! ce soir! Guido! Vous voulez donc sa perte?
Pourquoi le laissez-vous venir, vous autres?

STRADA

Certe,
On a tout essayé, tout, pour le retenir;
Mais vainement. Il est le maître. Il veut venir.

RINALDA

Pourquoi?

STRADA

Bianca, parle.

BIANCA, très émue.

Oui, c'est moi qu'il a chargée
De vous l'apprendre. « Avant l'action engagée,
A-t-il dit, j'ai besoin, j'ai soif de la revoir.
Prêt à jouer ma vie en faisant mon devoir,
Je veux lui répéter, seule à seul, que je l'aime. »

RINALDA, tombant assise dans le fauteuil.

Il a dit cela?

BIANCA, très pâle.

Oui.

STRADA, à Rinalda, d'une voix basse.

Mais elle est toute blême.
Regardez donc!

RINALDA

C'est vrai. Ce trouble! Cet émoi!
Qu'as-tu, mon enfant?



BIANCA

Rien. Oh! rien. Pardonnez-moi.

RINALDA

Te pardonner? Quoi donc?

BIANCA

Rien. Je n'ai rien à dire.

RINALDA

Je le veux, parle!

BIANCA

Non! Jamais! Je me retire.
Souffrez...
(Elle veut s'éloigner.)

STRADA, la faisant vivement passer devant lui et comme la jetant devant Rinalda.

Si, parle, enfant, parle. Cela vaut mieux.
Ton secret n'est plus tien. Il se lit dans tes yeux.

BIANCA

Oh! non, vous vous trompez, messire, je proteste!
Madame, à votre amour le mien n'est pas funeste.
Pour monseigneur Guido mon cœur bat saintement.
Croyez-moi, c'est l'ardeur d'un noble dévoûment,
Rien de plus! Et cela n'a rien qui vous offense.
D'ailleurs, je vous l'ai dit, c'est depuis mon enfance.
J'étais toute petite... Ainsi, vous voyez bien!
Et puis, qu'importe! Car monseigneur n'en sait rien.
Et vous, sa fiancée, et bientôt son épouse,
Pouvez-vous d'une enfant du peuple être jalouse?
Dites-moi non, madame!... Oh! vous pleurez tout bas!...
Vous pleurez? Mais c'est faux! Mais je ne l'aime pas!



RINALDA

Oh! si, tu l'aimes! Rien qu'à sentir la morsure
Que tes paroles m'ont faite là (Montrant son cœur), j'en suis sûre.

BIANCA

Si je l'aime, c'est vous qui me le révélez!...
Oui, peut-être, en effet, c'est vrai, mes yeux troublés,
Au lieu du chef, ont vu dans Guido le jeune homme
A qui, même ignorant le nom dont il se nomme,
La vierge ouvre son cœur sans le croire en péril,
Comme s'ouvre un rosier aux premiers feux d'avril.
Mais je ne savais pas, madame, je vous jure,
Qu'en l'adorant ainsi je vous faisais injure,
Que vous pourriez souffrir à l'apprendre, et que moi
J'aurais à l'avouer tant de honteux émoi.
Pourtant, ne souffrez pas! Et moi, n'ayons pas honte!
Cet amour, dont je puis enfin me rendre compte,
Coupable étant secret, il devient innocent,
Puisque j'en vais guérir en vous le confessant.

RINALDA, méprisante.

O servante infidèle! Elle ose aimer son maître!

BIANCA, fière.

Madame, excusez; mais je ne saurais permettre
Cette insulte. J'ai dit que j'avais tort; c'est bien.
Ménagez toutefois mon honneur plébéien.
Il pourrait se blesser, avec raison, je pense,
Que ma franchise eût vos mépris pour récompense.
Sans doute à cet amour seule vous avez droit.
En suis-je indigne autant que votre orgueil le croit?
C'est ce que montrera ma conduite à l'épreuve.
Que j'aime fort et bien, pour moi, voici ma preuve.
(Avançant près de la table, puis s'agenouillant devant Rinalda.)



Sans rancœur, sans rancune, en demandant pardon,
De tout rêve d'amour je promets l'abandon.
Bravement, à vos pieds, j'en fais le sacrifice,
Heureuse de pouvoir mettre à votre service
Mon entier et loyal dévoûment d'humble sœur,
Heureuse s'il me reste encore la douceur
De penser qu'à Guido, qu'à vous, je suis utile,
Et si le rosier mort, qu'en pleurant je mutile,
De son avril fané parfume le chemin
Où vous irez tous deux et la main dans la main!

RINALDA, attendrie.

Pauvre fille!

STRADA

Il ne faut pas plaindre une martyre.
Prenez exemple!

RINALDA, anxieuse.

Moi?

STRADA

Oui. Qu'elle se retire
A présent; nous avons à parler sans témoins.
(A Bianca, en la relevant avec douceur.)
Va, laisse-nous.

(Bianca sort par la porte de gauche et, en passant devant Rinalda, elle la salue profondément. Rinalda la regarde sortir; puis, très inquiète, se retourne vers Strada.)

SCÈNE IX

STRADA, RINALDA

RINALDA

Messire, expliquez-moi, du moins...

STRADA

Je vais vous expliquer, madame. Soyez brave.
Que l'amour du pays dans votre âme se grave
En traits de feu; que vos regards se fixent là;
Ne songez qu'à cela; ne voyez que cela;
Et présentez au coup dont ma main vous écrase
Un cœur tout abîmé dans une sainte extase.

RINALDA

Oh! vous m'épouvantez. A quel nouveau tourment?...

STRADA

Souvenez-vous de vos paroles simplement.
L'aube, dont mes discours vous ont ouvert la porte,
Vous éclairait, et vous disiez : « Je serai forte.
Oh! que ne puis-je aussi des avenirs rêvés
Hâter l'avènement! »... Eh bien! vous le pouvez.
Aux bourgeois marchandeurs donner la garantie
Qu'ils exigent d'abord pour risquer la partie,
Forcer la main d'un coup même aux plus hésitants,
Changer le peuple entier des gueux en combattants,
Faire ainsi réussir l'œuvre, et, l'œuvre finie,
Établir à jamais la paix et l'harmonie,
Cet espoir d'aujourd'hui, ce rêve de demain,
C'est vous qui tenez tout, oui, tout, dans votre main.

RINALDA, passant devant lui, titubante, et luttant contre la possession à laquelle elle se sent en proie.

Oh! je tremble. Je sens à des souffles funèbres
Mon esprit chancelant rouler dans les ténèbres.
Où donc m'entraînez-vous de ce sinistre pas?
Je me perds; tout est noir; et je ne comprends pas.
Cet avenir, Guido, Bianca, pour quel problème
Les mêlez-vous?

STRADA, d'une voix nette et brève.

Voici. Vous savez qu'elle l'aime.

RINALDA

Qu'est-ce que cela fait, puisqu'elle a renoncé?

STRADA

Mais moi, je ne renonce à rien.

RINALDA

C'est insensé!
Que veut dire?... Elle l'aime! Après?... Passion vaine!

(Elle est allée à la fenêtre et l'ouvre brusquement.

STRADA

Cet amour, moi, j'y vois le salut de Ravenne.

RINALDA

Cet amour, de Bianca pour Guido! Mais comment?

STRADA

Ah! toujours l'intérêt! toujours l'aveuglement!
Vous ne comprenez pas que les bourgeois, la plèbe,
Ceux du négoce, ceux des faubourgs, de la glèbe,
Tous, tous, ils sont à nous, conquis, d'accord, heureux,
Si Guido prend pour femme une fille d'entre eux.

(Rinalda fait un mouvement de refus.)

Vous ne comprenez pas que dans la république
Ce mariage, c'est, réelle et symbolique,
Pour le peuple, enfin noble et réhabilité,
L'entrée au paradis de la fraternité!

RINALDA, éclatant.

Je ne veux pas... Guido! Mon Guido!

STRADA

C'est le nôtre.

RINALDA

Ah! vous n'avez jamais aimé! Souffrir qu'une autre
'empare de ce bien qu'on me rend aujourd'hui!
Non, non! Il est à moi.

STRADA

Vous n'êtes plus à lui.

RINALDA, *avec un geste d'horreur.*

Oh!

STRADA, *d'une voix insistante et cruelle.*

Et vous le savez. Hier, pudique et farouche,
Votre bouche a dû fuir le baiser de sa bouche.

RINALDA

Ne me torturez pas! oui, c'est vrai, je le sais.
Mais n'être plus à lui, n'est-ce donc pas assez?
Faut-il encore?...

STRADA

Il faut le donner, oui, sans doute.

RINALDA

Le donner!

STRADA

Oui, car c'est vous seule qu'il écoute;
Et vous devez, au nom du pays, saintement,
Le décider vous-même à ce consentement.

RINALDA

Moi! Moi! Mais ce serait un crime, une démence!

STRADA

C'est à votre refus que le crime commence.
Crime envers la patrie, et crime envers Guido,
Crime dont votre nom portera le fardeau
Partout, toujours, et dans l'enfer et dans l'histoire.
Ce refus, c'est Guido perdu, c'est la victoire
Qui s'envole emportant l'espoir des libertés.
Et vous dites l'aimer, Guido ? Non, vous mentez

RINALDA, *tombant sur le banc devant la fenêtre.*

Grâce !

STRADA

Vous êtes lâche.

RINALDA

Et vous, bien implacable.
Ne puis-je défaillir sous l'horreur qui m'accable ?
Oui, me sacrifier, je le veux en effet.
J'aime Guido. Songez à tout ce que j'ai fait.
Mais cela, non, jamais je ne pourrai le faire.
Mes forces sont à bout. J'ai gravi mon Calvaire.
Me pousser jusque-là, c'est trop, c'est inhumain.

STRADA

Notre-Seigneur tomba trois fois sur le chemin.
Trois fois ! Je comprends donc que votre pas faiblisse,
Pauvre femme tremblante, en marchant au supplice.
Mais songez bien que si le monde fut sauvé,
C'est que Notre-Seigneur trois fois s'est relevé.
Enfin (pardonnez-moi, je vais être sévère) ;
Mais, pour dire vraiment qu'on gravit son Calvaire,
Ce que vous avez fait ne suffit point, je crois :
Il faut monter encor, monter jusqu'à la croix.

RINALDA

Ah ! qui m'en donnerait l'effroyable courage ?

STRADA, s'exaltant et l'exaltant, elle aussi, peu à peu, dans un élan d'enthousiasme mystique.

Qui ? la fraternité, la grandeur de l'ouvrage,
L'orgueil du sacrifice où l'on se sent bénir
Par l'hosanna qui chante au ciel de l'avenir.
Debout, pour l'action fervente et résolue !
(Elle se lève.)
Loin de gémir, soyez fière d'être l'élue
Par qui s'accomplira le bonheur souhaité !
L'entendez-vous venir, l'ange de Liberté,
Qui souffle à votre esprit le feu des nobles zèles
Et vous offre la palme en déployant ses ailes ?
(Il la pousse en quelque sorte devant lui, haletante, illuminée.)
Dites que vous voulez le suivre en ce chemin
Où ses doigts lumineux vous mènent par la main !
Dites que vous sentez dans votre âme agrandie
Resplendir de la foi le mystique incendie !
Dites que vous voyez le but, qu'il est sacré,
Qu'il faut l'atteindre. Oh ! oui, dites !
(Il joint les mains en suppliant.)

RINALDA, à l'avant-scène, tombant à genoux, sous les mains jointes de Strada, et les deux bras levés au ciel comme en extase.

Je tâcherai.

(Rideau



ACTE QUATRIÈME

La chambre qui sépare les appartements de Rinalda et ceux de Conrad.

A droite, au premier plan, porte en pan coupé donnant dans les appartements de Conrad. — A droite, deux plans plus loin, presque au fond, en pan coupé aussi, une large fenêtre avec banc intérieur dans l'épaisseur énorme de la muraille. — Tout à fait au fond, à gauche un peu, mais face au public, porte de bronze donnant accès à l'oratoire de Rinalda. — Au second plan, à gauche, en pan coupé, large porte fermée par une tenture, sur un corridor qui mène à l'extérieur. — A gauche, au premier plan, porte donnant dans la chambre à coucher de Rinalda. — Au tiers de la scène du côté de cette dernière porte, une table portant un gros livre et un candélabre allumé, et, près de cette table, vers le milieu de la scène, un grand fauteuil, puis un tabouret, et par terre des coussins. — Entre la fenêtre et la porte du second plan de droite, une console où est posée une guitare.

SCÈNE PREMIÈRE

CONRAD, RINALDA

(A droite, près de sa porte, Conrad interroge, piteux; Rinalda est près de lui, avec un geste qui renvoie.)

CONRAD

Alors?

RINALDA

Oui, monseigneur, il souffre. Oh! rien de grave,
Presque rien. C'est toujours ainsi quand il vous brave.
Son petit cœur s'exalte. Un peu de fièvre suit.
Mais je le garderai près de moi cette nuit.

CONRAD, **décontenancé.**

Ah!

RINALDA

Moi-même, ce jour m'a toute endolorie.

J'ai besoin d'être seule, en repos. Je vous prie
De me laisser.

CONRAD

J'entends. C'est ma faute, d'ailleurs.
Je porte ainsi dans tout mes instincts batailleurs.
Je me corrigerai, pardon !

(Geste d'impatience de Rinalda.)

Mais je vous lasse,
Je le vois. Ce n'est pas l'instant d'avoir ma grâce.
J'attendrai que le calme en vous soit rétabli.
Bonsoir, madame.

RINALDA, à part.

Enfin !

(Elle salue de la tête.)

CONRAD, au seuil de la porte de droite.

Dieu vous donne l'oubli !

(Il sort.)

SCÈNE II

RINALDA

Hélas ! oui, l'oubli ! Mais l'oubli de tous mes rêves.
O lugubre journée, avant que tu t'achèves,
J'aurai dit à Guido mon éternel adieu !
Quand je pense qu'ici, dans un moment, grand Dieu,
Il faut qu'à m'oublier moi-même je l'invite !...

(Une cloche inte un coup)

Le couvre-feu ! Déjà ! Que les heures vont vite !
C'est le premier coup. Va, pauvre cœur triste et las,
Le troisième est tout près, qui tintera ton glas.
Un quart d'heure! Plus qu'un quart d'heure! Allons, courage

SCÈNE III

RINALDA, RIZZO, ORSOLA

RIZZO, *entrant brusquement par la petite porte de gauche, suivi d'Orsola.*

Je ne veux pas. Tu fais exprès pour que j'enrage.
(*A Rinalda, montrant Orsola.*)
Elle dit qu'il est temps de dormir.

RINALDA

Oui, mignon.

RIZZO

Mais toi, tu ne dors pas. Donc, moi, ton compagnon...
Et puis, elle est mauvaise, et me conte une histoire.

RINALDA

Quoi?

RIZZO, *montrant la porte de bronze.*

Qu'on m'enfermera, là, dans ton oratoire.

ORSOLA

Et cela vous fait peur, vous si brave?

RIZZO

Bien sûr.
C'est tout noir, et pas même une fenêtre au mur.

RINALDA, *l'embrassant.*

Non, tu n'iras pas là, chéri.

RIZZO, *à Orsola.*

Tu vois, méchante!



ORSOLA

Vous ne m'appelez pas ainsi quand je vous chante
Mes chansons. Monseigneur alors est trop content !

RIZZO, allant à elle, puis lui sautant au cou.

Je te trouve gentille, alors !... J'aimerais tant
Si tu m'en chantais une, oh ! rien qu'une, petite !
Et je t'obéirai, tu verras, tout de suite,
Après.

ORSOLA

C'est bien vrai, ça?

RIZZO

Bien vrai.

ORSOLA

Pourtant...

RIZZO

Oh !

RINALDA, à Orsola.

Oui.

RIZZO, battant des mains.

Ah !

(Il court à la console et y prend la guitare qu'il rapporte à Orsola.)

Et tu joûras de la musique aussi.
Tu sais si bien ! Mets-toi là !

(Il la force à s'asseoir dans le fauteuil.)

ORSOLA

Mais...

RINALDA

Il faut le faire,
Puisqu'il veut.



RIZZO, s'asseyant sur les coussins par terre.

Moi, là!
(Il réfléchit un moment.)
Heu!... Qu'est-ce que je préfère?...
Le vieil homme tout noir! Oh! oui!

RINALDA

Chante, Orsola.
Ah! moi-même, souvent ta voix me consola.
(Debout contre le fauteuil, pendant qu'Orsola prélude sur l'instrument.)
Rosée amère, pleurs dont nos âmes sont pleines,
Vous vous évaporez au vent des cantilènes,
Et le plus triste cœur, de sanglots étouffant,
Redevient sous leur brise un cœur léger d'enfant.

ORSOLA, chantant.

Chantez! la nuit sera brève.
Il était une fois un vieil homme tout noir.
Il avait un manteau fait de rêve,
Un chapeau fait de brume du soir.
Chantez! la nuit sera brève.
(Rizzo se retourne face au public, les yeux rêveurs.)

Chantez! la nuit sera douce.
Le vieil homme tout noir en silence est venu.
On eût dit qu'il marchait sur la mousse
A pas lents et furtifs, et pied nu.
Chantez! la nuit sera douce.
(Rinalda s'est assise sur le tabouret, en regardant si Rizzo s'endort.)

Chantez! la nuit sera belle.
Le vieil homme sourit à l'enfant qui s'endort.
Viens fermer sa paupière rebelle,
Sable fin du sommeil, sable d'or!
Chantez! la nuit sera belle.
(Rinalda prend la main de Rizzo qui semble assoupi, et Orsola chante d'une voix presque murmurante à présent.)

Chantez! la nuit sera brève.
Le vieil homme tout noir en silence a passé.
Et voilà sur les ailes du rêve
Que l'enfant dans l'azur est bercé.
Chantez! la nuit sera brève.

RIZZO, très éveillé.

Est-ce beau!
(Il bat des mains, puis, renversé en arrière, à Orsola.)
Mais alors, ce vieil homme, c'est lui...?

ORSOLA, se levant.

Allons, allons, assez de vieil homme aujourd'hui!
Maintenant, il s'agit de dormir.

RIZZO, grognon.

Oh!

ORSOLA

Sans doute.
On dit bien gentiment bonsoir. Et puis en route
Pour le lit!
En parlant, elle a passé devant Rinalda, avec une révérence, et elle eporte la guitare sur la console à droite.)

RIZZO, à Rinalda.

Rinalda, rien qu'un instant, permets!

ORSOLA, revenant.

Vous deviez m'obéir après la chanson.

RIZZO

Mais
Je t'obéis. Je vais tout à l'heure te suivre.
Le temps de voir un peu les images du livre.
Un peu, va, presque pas!
(A Rinalda.)
Oh! tu veux bien, toi, dis?



RINALDA, se levant, à Orsola.

Le sommeil viendra vite à ses yeux alourdis.
Bah! qu'il veille un moment encor.

RIZZO, à Orsola.

Je suis très sage,
Regarde!
(Il s'absorbe dans la lecture du livre.)

ORSOLA, le menaçant du doigt, amicalement.

Ah!

RINALDA, bas à Orsola.

As-tu bien donné l'ordre au passage?

ORSOLA

Oui, madame, tout est convenu, pour les deux.
(Tinte la cloche.)

RINALDA

Le second coup!... Va donc toi-même au-devant d'eux;
C'est plus prudent. D'abord ferme-moi cette porte.
(Elle désigne la porte de droite, celle qui donne chez Conrad. Orsola va y tirer le verrou.)

RIZZO, interrompant sa lecture.

Mais...

RINALDA

Chut!

ORSOLA, avant de s'en aller, à Rinalda.

Et monseigneur Rizzo?

RINALDA

Laisse. Il n'importe.

RIZZO

Oh! quel bonheur!

RINALDA, à Orsola.

Va, va.

RIZZO, à Orsola qui sort.

Je reste, tu vois bien.

(Il se remet à feuilleter le livre, nonchalamment.)

SCÈNE IV

RIZZO, RINALDA

(Rizzo s'assoupit peu à peu en feuilletant le livre.)

RINALDA, à part.

Oui, que Guido l'embrasse! Oh! rien à craindre, rien.
Six ans passés! L'enfant ne peut le reconnaître.
(A Rizzo, dont la tête s'est inclinée sur le livre.)
Tu dors!

RIZZO, assoupi.

Non.

RINALDA

Si. Je vois l'homme noir. Il pénètre
Sous ta paupière; il met du sable dans tes yeux.
Viens te coucher!

RIZZO

Non, non. Ici je serai mieux.
Je dormirai si bien, sans que rien me dérange.
(Il ramasse par terre un coussin et l'arrange en oreiller dans le fauteuil où il s'installe pour dormir.)
Là, comme ça, ma main dans la tienne.
(Il s'endort.)

RINALDA

Cher ange!

(Elle laisse doucement retomber la main de Rizzo. Puis à pas lents, pour ne pas le réveiller, elle va porter le candélabre sur la console de droite.)

Oh! que par moi Guido comme lui soit heureux!
Je ne me plaindrai pas d'avoir souffert pour eux.

(La cloche tinte un troisième coup. Des trompettes lointaines sonnent la retraite.

C'est l'heure. Il va venir. O devoir, ô patrie,
Saintes illusions dont ma vue est fleurie,
Lueur de l'aube où mon extase se plongea,
Conscience de tout ce que j'ai fait déjà,
Oh! soutenez mon cœur! J'ai peur qu'il ne faiblisse.
Le reste n'était rien; et voici le calice.

SCÈNE V

LES MÊMES, GUIDO, BIANCA, ORSOLA

GUIDO, entrant par la grand'porte de gauche et courant à Rinalda

Ma Rinalda!

RINALDA

Plus bas! vois, ton frère est ici,
Qui dort.

GUIDO

Ah! que c'est bien d'avoir pensé!... Merci!
Au moins, si le destin cruel veut que je meure
Cette nuit, j'aurai pu dans ma vieille demeure
A mes deux seuls amours faire encor mes adieux,
Et mes derniers instants en seront radieux.

RINALDA

Oh! si tu meurs, que nous mourions tous trois ensemble!

GUIDO, venant considérer son frère endormi.

Comme il est beau! Comme il est grand!

BIANCA, s'approchant.

Il vous ressemble,
Monseigneur.

GUIDO

Oui, tu crois?

RINALDA, à part, et pâlissant.

Ah! leurs mots échangés
Me font mal.

GUIDO

Qu'as-tu donc?

RINALDA

Rien. Je songe aux dangers
Que tu cours, et c'est pour cela que je frissonne.

ORSOLA, montrant successivement la porte par où est sorti Conrad et la grand'porte de gauche.

Madame, nous n'avons à redouter personne.
Monseigneur est là-bas dans son appartement.
Ici, derrière moi, j'ai clos soigneusement.

RINALDA, montrant la grand'porte de gauche.

Oui, mais cette antichambre est vide et m'épouvante.
(Regardant Bianca avec insistance.)
Il faudrait que quelqu'un...

BIANCA

Je suis votre servante,
Madame, et, s'il vous plaît ainsi, je m'y tiendrai.

RINALDA

C'est cela. Va. J'aurai l'esprit plus assuré.

BIANCA, contemplant encore Rizzo.

Le joli chérubin! Si j'osais...! une grâce?

GUIDO

Quelle?

BIANCA

Permettez-vous, seigneur, que je l'embrasse?

GUIDO

Mais oui, mon enfant.

RINALDA, vivement, empêchant Bianca de le faire

Non! non! tu l'éveillerais.

(A part.)

Leurs baisers sur sa joue auraient été trop près!

BIANCA

Pardonnez-moi, madame. Oui, je suis importune.
Mais cet ange, c'est notre espoir, c'est la fortune
Du pays que demain nos gens délivreront;
Et si je demandais de le baiser au front,
C'est comme le soldat qui d'une âme ravie
En baisant son drapeau lui fait don de sa vie.

GUIDO, lui serrant la main.

Brave fille!

RINALDA, à part.

Je souffre. Oh! tais-toi, cœur mauvais;
C'est trop honteux.

(Venant serrer la main de Bianca, puis lui faisant signe de sortir.)

Merci! Mais, va, va...

BIANCA

Je m'en vais.

(Sort Bianca résignée, par la grand'porte de gauche.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins BIANCA

GUIDO, montrant Rizzo.

Et moi, je ne peux pas le réveiller?

RINALDA

Toi, certe.

GUIDO

Oui, je veux par ses yeux voir dans son âme ouverte,
Qu'il regarde mes traits, qu'il entende ma voix
Afin que, s'il me perd, pour toujours cette fois,
Il conserve de moi par cette image brève
Le souvenir qu'on a des gens connus en rêve.

RINALDA

S'il allait avoir peur! Prends garde.

GUIDO

Non. (D'une voix douce.) Rizzo!

RIZZO, sans voir Guido.

Pourquoi me réveiller, dis? J'étais un oiseau.
Je volais. C'était plein de roses, dans cette île!
(Apercevant Guido, et se dressant sur le fauteuil.)
Ah! mais qui donc es-tu, toi?

RINALDA

Mignon, sois tranquille!
C'est un ami.

RIZZO

Ha! bon!
(Il le considère.)
Tiens! il n'est pas si vieux,
Cet homme noir qui met du sable dans les yeux.
C'est bien toi, n'est-ce pas?



GUIDO

Oui.

RIZZO

Tu vois, je suis sage.

GUIDO

Et tu te souviendras d'avoir vu mon visage?

RIZZO

Sûr.

RINALDA, montrant Guido à Rizzo.

Tu veux l'embrasser?

RIZZO

Puisqu'il est ton ami.

(Il se jette au cou de Guido.)

GUIDO, le soulevant dans ses bras.

Cher frère!

RIZZO, effaré d'abord, puis peu à peu s'apprivoisant et se rendormant.

Mais Rizzo n'a pas assez dormi,
Tu sais!... Mets-moi du sable. Encore!... Encore!... Encore!...
Comme il en met!... Comme il est gentil!...

(Avant de laisser tomber sa tête sur l'épaule de Guido.)

Je t'adore.

(Guido l'embrasse encore, puis il le met aux bras d'Orsola qui l'emporte dans la chambre de Rinalda, à gauche.)

SCÈNE VII

GUIDO, RINALDA

GUIDO

Oser te menacer, toi, mon pauvre innocent,
Beau front céleste, où l'on respire en t'embrassant

Tous les parfums laissés par les baisers des anges!
Ce Conrad, qui voulut l'égorger dans ses langes!
Ah! j'ai hâte de l'en punir, et de ma main
Cette nuit même...

RINALDA

Non, pas aujourd'hui!... Demain.

GUIDO

Pourquoi demain? Pourquoi veux-tu que je retarde?

RINALDA

Aujourd'hui, ce n'est pas prudent. Toute sa garde
Est au palais. Nos gens, d'ailleurs, sont hésitants.

GUIDO

Qui t'a dit?... Strada?

RINALDA

Oui. Sois patient. Attends.
(Elle s'assied dans le fauteuil.)

GUIDO

Quoi? Ne pas t'arracher à Conrad!

RINALDA

Je t'en prie,
Ne risque pas pour moi le sort de la patrie
Sur un coup hasardeux où personne ne croit.

GUIDO

J'en ai l'autorité.

RINALDA

Tu n'en as pas le droit.





GUIDO

Quand je marche en avant, mes gens n'ont qu'à me suivre.

RINALDA

Non pas, si le combat pour moi seule se livre.
Tu songes à moi seule. Eux, songent au pays.
En les aventurant pour moi, tu les trahis.

GUIDO

Attendre!... Mais enfin, attendre quoi?

RINALDA, d'une voix à la fois vive et embarrassée.

Qu'il naisse
Une occasion sûre, où chacun reconnaisse
Qu'il s'agit de sauver Ravenne uniquement.
Restant ici, je peux t'indiquer le moment.
Puis le temps nous permet de trouver quelque gage
Qui rassure tes gens contre moi.

GUIDO

Quel langage!
Contre toi! Pourquoi donc?

RINALDA, avec hésitation, de plus en plus haletante

Parce que... c'est ainsi,
Parce que les bourgeois..., le peuple... (A part.) Ah! m'y voici,
Quelle torture! (Haut.) Écoute, et comprends.
(Elle lui prend la main et l'attire auprès d'elle.

GUIDO, s'asseyant sur le tabouret.

Pauvre aimée,
Je comprends, va! Ce fou, ce souffleur de fumée,
A fait devant tes yeux flotter son rêve obscur,
Et tu crois au brouillard qui te voile l'azur.



(Se levant.)

Ah! cet homme! Il est grand; son rêve est beau, sans doute;
Mais moi, qui le connais à fond, je le redoute.
Dieu sait qu'il me chérit; et pourtant, sans regret,
A l'œuvre qu'il conçoit il me sacrifirait.

(Rinalda se lève.)

Il t'a poussée à t'y sacrifier toi-même;
Et tu l'as écouté; tu m'aimes comme il m'aime,
Moins que son œuvre; et quand, prêt à mourir, j'accours
Vivre toute ma vie en ces instants si courts,
Et chercher, pour partir dans l'orage et les fièvres,
Mon viatique au doux paradis de tes lèvres,
Le paradis est clos; ce fou m'en a chassé;
Et mon cœur est brûlant, et le tien est glacé!

(Il a marché vers elle, et elle a fui devant lui, tournant autour de la table.)

RINALDA

Non, le mien brûle aussi, mais d'une amour plus haute.
Je ne veux pas que tu te perdes par ma faute.
Je veux qu'à mon pays, à toi, mon dévoûment
Ne soit pas profitable aujourd'hui seulement.
Je veux faire à Ravenne un lendemain prospère.

(Elle est revenue près du fauteuil.)

GUIDO

Où tu ne seras pas?... C'est cela qu'elle espère!
C'est cela, je devine. Il t'a fait part aussi
De ce vœu, ridicule, absurde, celui-ci,
Que je prenne pour femme...

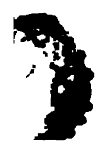
RINALDA, à voix tremblante.

Oui, ce vœu...

GUIDO

Je le trouve
nfâme, dégradant, lâche.





RINALDA, se ressaisissant, et d'une voix très lente.

Moi, je l'approuve.

GUIDO

Tu l'approuves! Comment, toi, toi!

RINALDA

Oui, nous croyons...

GUIDO, à genoux sur le fauteuil et tenant Rinalda presque enlacée.

Tais-toi. Tu n'as rien dit. Ce n'est pas toi, voyons!
C'est cet homme qui t'a dicté ces choses folles.
Tu répètes, sans les comprendre, ses paroles.
Mais ma voix à présent te parle. Écoute-la.
Tu ne peux pas penser ce que tu me dis là.

RINALDA, se dégageant.

Ah! Guido, ne fais rien pour abattre mon zèle.
Dans cet âpre sentier où déjà je chancelle,
Au lieu de m'affaiblir, soutiens plutôt mes pas.
Dis-moi que tu comprends...

GUIDO

Va, tu ne m'aimes pas!

RINALDA

Guido, ne doute pas de moi, je t'en supplie.
C'est de toi, de toi seul, que mon âme est remplie,
Et dans ce sacrifice à mon amour mortel
C'est mon amour encor que je prends pour autel.

GUIDO

Ah! te sacrifier! Pourquoi donc, si tu m'aimes?

RINALDA

Tu le sais bien. Mes vœux, mon cœur, restent les mêmes;
Mais l'outrage subi...



GUIDO, en allant vers la chambre de Conrad.

Te l'ai-je reproché?
Est-ce toi la coupable, en ce hideux marché
Où ton corps a servi de rançon pour mon frère?
(En remontant vers la fenêtre, et d'une voix troublée qui dément ce qu'il dit et qui achève la phrase dans des sanglots.)
As-tu démérité de moi? Non. Au contraire.
Tu laisseras ta honte au seuil de ta prison.
Victime du devoir, ta sainte trahison
Ne fait que m'inciter à t'aimer plus encore.
C'est la blessure auguste au front qu'elle décore.
(Il tombe assis sur le banc qui garnit l'intérieur de la fenêtre.)

RINALDA, de loin.

Hélas! tu peux le croire aujourd'hui! Mais demain?
Aujourd'hui, ton amour exalté, surhumain,
Voit mon malheur comme un joyau dont il me pare.
Mais demain! Le fait reste, et le fait nous sépare.
(Allant vers lui.)
Laisse-moi t'expliquer. Tu souffres, pauvre ami.
Je souffre plus que toi. Mais l'œuvre est à demi;
Je dois la consommer; j'en ai l'affreux courage.
Songe qu'entre nous deux se dresse cet outrage
Et que rien ne pourra l'abolir désormais.
Tu veux oublier! Moi, je n'oublîrai jamais.
(Elle est debout près du banc où Guido est assis.)

GUIDO

Ah! Rinalda, tu prends plaisir à nos tortures.
A quoi bon évoquer dans les heures futures
Ce spectre que je hais, ce spectre que je vois?
(Il se lève; elle lui met la main sur la bouche.)
Plutôt, loin du présent, évoquons autrefois,
Le joyeux autrefois de notre amour première,
Quand nos cœurs, comme des oiseaux dans la lumière,
Planant en plein espoir, chantaient à l'unisson!
N'entends-tu pas toujours leur lointaine chanson,

Malgré les ouragans dont notre vie est pleine,
Comme j'entends tout bas palpiter ton haleine
A travers le fracas du torrent menaçant
Qui sous cette fenêtre écume en rugissant?
Oui, l'avenir est noir! Mais, les paupières closes,
Du passé radieux cueillons les jeunes roses!
(Elle s'assied.)
Nos devoirs, nos terreurs, demain, quand tu voudras,
(Il s'assied auprès d'elle.)
Nous en reparlerons. Mais, ce soir, dans mes bras
Je veux te retenir comme autrefois, tremblante,
Te dire des mots doux, d'une voix basse et lente,
Sentir mon souffle errer dans tes cheveux soyeux,
Et respirer le tien, et baiser tes grands yeux
Que je ne verrai plus peut-être et que j'adore.
(Il la baise sur les yeux.)

RINALDA

Mon courage se fond. Ta flamme le dévore.
Laisse-moi m'éloigner. Laisse.
(Elle se lève.)

GUIDO, assis, lui tenant la taille embrassée.

Non, reste là.
Demain tu seras forte.

RINALDA

Oui, demain, c'est cela.
Tu m'entendras, demain. Mais aujourd'hui, je pleure;
Je ne peux plus. Ta voix me brise. Tout à l'heure
Tes baisers sur mes yeux ont mis comme un bandeau.
Je suis dans l'ombre. Tout s'évanouit. Guido,
Je t'aime.
(Elle tombe éperdue auprès de lui, sur le banc.)

GUIDO

Oui, chante aussi, chante l'épithalame,
Ma Rinalda, mon bien, mon amante,
(Il lui baise les lèvres, puis se redressant brusquement.
Ma femme!



RINALDA, *se dégageant plus brusquement encore.*

Dieu! qu'as-tu dit? Ce mot m'a frappée en plein cœur.
(Redescendant à l'avant-scène avec un grand cri d'horreur.)
Ta femme! Ah!

GUIDO

Oui, demain, quand je serai vainqueur.

RINALDA

Qu'ai-je fait? Et ma tâche!... O folle! O criminelle!
La flamme où je m'oublie est la flamme éternelle.
J'ai manqué de parole au sacrifice.

GUIDO, *la reprenant dans ses bras.*

Assez
De sacrifice! Va, ces jours-là sont passés.
Ne te reproche rien. Que ta vertu se calme!
Ton martyre a le droit de cueillir cette palme.

RINALDA, *se débattant aux bras de Guido et effarée.*

Oh! non! non! J'ai commis un crime, je le sens.
Je sens autour de nous des anges menaçants.
Que leurs glaives soient pour moi seule!

GUIDO

O chère femme!

RINALDA, *désignant la grand'porte de gauche.*

Écoute!... On vient à pas précipités...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BIANCA

BIANCA, *soulevant la tenture et haletante.*

Madame,
Le seigneur Rasponi veut entrer et vous voir.



RINALDA

Dis-lui...

BIANCA

J'ai dit que vous ne pouviez recevoir.
Mais il m'a répondu qu'il entrerait, n'importe,
Et que, si l'on refuse, il forcera la porte.

GUIDO

Que veut-il donc?

RINALDA

Hélas! qui sait? Sans doute il a
Soupçonné quelque chose. Il faut...

GUIDO, mettant la main à son poignard.

Mais je suis là.

RINALDA

Non, non; tu perdrais tout par de la violence.
Ne te montre pas.
(Le poussant vers sa chambre.)
Va. Dans ma chambre. Silence!
Va. Tais-toi! Je le veux.
(Elle le force à sortir par la petite porte de gauche.)
Bien! (A Bianca.) Ouvre maintenant.
(Sort Bianca par la grand' porte.)

SCÈNE IX

RINALDA

Non, il ne peut savoir que Guido... L'apprenant,
Il en eût averti Conrad... Que veut-il faire?

SCÈNE X

RINALDA, RASPONI

RASPONI, soulevant la tenture au seuil de la grand'porte.

Madame, c'est enfin prêt, ce que je diffère
Depuis longtemps. Mon plan va vous être éclairci...
(D'une voix forte et lente.)
Mais, avant tout, un mot! Entendez bien ceci,
(En regardant de tous côtés.)
Quiconque est là pouvant m'entendre! Mes mesures
Sont prises contre un vain guet-apens et sont sûres.
Qu'il m'arrive malheur ici, dans ce moment,
Et vous êtes perdus irrévocablement!
Mes gens sont apostés à toutes les issues.
(Avançant vers Rinalda, et à voix plus basse.)
A présent, voici les choses que j'ai conçues.
Si ce que j'ai tramé doit manquer aujourd'hui,
Conrad saura demain mon complot contre lui.
Donc il faut que, ce soir, ou je m'en débarrasse,
Ou je trouve un moyen de regagner sa grâce.
C'est vous qui choisirez entre les deux. J'attends.

RINALDA

Vite, expliquez-vous! Vite!

RASPONI

Oh! Nous avons le temps.
Sera-t-il la victime ou préférez-vous l'être?
Tout est là. Vous allez me comprendre. Une lettre
Est aux mains de Metzler. Un signal fait d'ici,
Et la lettre est remise à Conrad. Or, voici
Ce qu'elle contient...

RINALDA, brusquement.

Quoi? Ce n'est pas vrai.



RASPONI

Qu'un homme...

RINALDA

Infâme! Taisez-vous.

RASPONI

Soyez plus économe
D'injure et de mensonge. A quoi bon désormais?
Suis-je votre ennemi? Non. Je menace. Mais
De vous seule il dépend que rien ne s'accomplisse.
Vous pouvez, au lieu d'être otage, être complice,
(En regardant vers les portes closes.)
Non plus de Galéas et de ses envoyés,
Mais de moi!... Votre front s'éclaire, vous voyez!
(Il s'éloigne un peu.)

RINALDA, à part, vivement.

Il ne sait pas que c'est Guido!... Ha! je respire!

RASPONI, revenant à elle, plus pressant.

Deux lots vous sont offerts. Prendrez-vous donc le pire?
Libre de vous sauver avec moi, qui le veux,
Vous plaît-il de vous perdre en repoussant mes vœux?

RINALDA, hautaine, et passant devant lui pour revenir vers sa chambre.

Vos vœux!... Osez-vous bien me parler de la sorte?
Cet amour...

RASPONI, avec une élégante impertinence.

Oh! madame, ayez l'âme plus forte;
Connaissez mieux la mienne, et l'homme que je suis,
Et, quand je rêve à vous, quel rêve je poursuis.
(D'une façon galante.)
Certe, et je vous en ai, d'une façon discrète,



Donné des preuves, vos attraits...

(Rinalda recule avec un geste de mépris.)

Mais je m'arrête ;
Ces choses-là viendront plus tard. Pour le moment,
Je parle en politique et non pas en amant.
Eh bien! le but de mon ambition jalouse,
C'est le pouvoir suprême, avec vous pour épouse.

RINALDA

Moi!

RASPONI

Oui, car avec vous leur montrant le chemin
J'ai tous les partisans de Rizzo dans ma main.

(Très hypocritement.)

Ah! vous jugez combien je suis net et sincère,
N'est-ce pas? Présenter comme un mal nécessaire
L'amour que je devrais vous offrir à genoux...

(Comme il avance vers elle avec une expression de désir, elle recule jusqu'au fauteuil contre lequel elle s'appuie avec une attitude défensive.)

Mais je veux aller droit au but. Résumons-nous!

(Froidement et délibérément.)

Donc, si l'alternative est cruelle, elle est claire :
D'une part, c'est Conrad averti, sa colère,
Et vos conspirateurs et vous... exécutés;
De l'autre part, c'est moi!...

(A voix insinuante, et embarrassée tout ensemble.)

Seulement, écoutez.
En politique, on pense à tout... Que mon langage
Ne vous blesse pas! Mais... Bref, j'ai besoin d'un gage;
Et vous devez comprendre, après tous mes aveux,
Quel est, pour vous tenir, le gage que je veux.

(Il avance en prononçant ces derniers ots.)

RINALDA, passant derrière le fauteuil, et s'en faisant comme un rempart

Horreur!



RASPONI, devenant subitement cynique.

Soit! Mais il faut le donner. Je suis maître,
Le donner... ou mourir. Et non pas me promettre
Pour plus tard, pour demain! Non, je n'y croirais pas.
C'est ici, maintenant...

(Il s'approche du fauteuil.)

RINALDA

Plutôt mille trépas!
Jamais!

(Elle a reculé jusqu'à la muraille, non loin de la porte de sa chambre, en entraînant avec elle le fauteuil, dont elle fait toujours une sorte de barricade entre elle et Rasponi.)

RASPONI, railleur et menaçant.

Et... Rizzo?

RINALDA

Quoi?

RASPONI

Si votre horreur l'emporte,
Si vous ne cédez pas, songez-y bien, vous morte,
Il meurt.

(De plus en plus cynique.)

Cédez, voyons! C'est lui qui vous le dit.
C'est pour lui qu'une fois déjà...

RINALDA

Tais-toi, bandit!

RASPONI, brutal.

Cédez-vous?

RINALDA, avec dégoût.

Assez! Rien que ton doute m'outrage.



RASPONI

C'est votre dernier mot?

RINALDA

Oui, bête immonde!

RASPONI

O rage!

Eh bien! alors, tant pis! Le sort en est jeté.

(Il court vers la fenêtre, l'ouvre, puis souffle le candélabre et la nuit se fait.)

RINALDA, debout au seuil de sa chambre.

Que fait-il? Et pourquoi dans cette obscurité...?

RASPONI, revenant vers elle à tâtons.

C'est le signal. En cet instant Metzler pénètre
Chez Conrad. Un quart d'heure et Conrad va connaître...
Un quart d'heure, oui. J'ai tout prévu. J'ai réservé
Ce quart d'heure de grâce. Et tout sera sauvé,
Même encore à présent, si votre cœur farouche
S'amollit, si tu veux m'entendre, si ta bouche...

RINALDA, qui, le voyant approcher, ouvre la porte de la chambre et se sauve en criant.

Guido!

SCÈNE XI

LES MÊMES, GUIDO

(Rasponi s'est précipité à la poursuite de Rinalda).

GUIDO, surgissant au seuil de la porte.

Misérable!

(Il le poignarde).

RASPONI

Ah!

(En chancelant il va rouler près de la porte de l'oratoire.)

Conrad va, vous aussi,

Vous tuer!... Heu!

(Il meurt et s'affaisse contre la porte.)

RINALDA

Mort?

GUIDO, après être allé se poncher sur le cadavre.

Oui.

RINALDA

Que faire? Fuir d'ici,

C'est impossible. Tout est rempli de sa garde.

GUIDO, allant à la porte de droite.

Me poster là. Conrad entre. Je le poignarde.

RINALDA

Il est bardé de fer.

GUIDO

Le mien est acéré.

RINALDA

Il n'entrera pas seul. Tu serais massacré.
Réserve ton poignard pour ressource dernière.
Mais, avant, laisse-moi combattre; à ma manière.

GUIDO

Comment?

RINALDA

Gagner du temps! Il faut gagner du temps!
Te sachant en péril ici, nos combattants



Seront forcés d'agir demain, coûte que coûte.
Jusque-là, c'est à moi de te garder. Écoute !
Mon oratoire n'a que cette porte-ci.
Pas d'autre issue ! Et j'ai la clef, seule. Entres-y.

GUIDO, *montrant le corps de Rasponi.*

Soit ! Mais l'espoir est fou. Ce cadavre de traître,
Il nous dénoncera, lui.

RINALDA

Fais-le disparaître
Dans l'oratoire aussi. Va, va vite !

GUIDO

En effet.

(Il traîne le cadavre de Rasponi dans l'oratoire.)

RINALDA, *courant à la porte de droite, et écoutant, l'oreille à la serrure.*

Hâte-toi ! J'entends... Non. Je me trompe.

(Elle revient vers l'oratoire.)

GUIDO, *reparaissant au seuil de l'oratoire.*

C'est fait.

RINALDA

Et maintenant, risquons l'effroyable aventure.
Enferme-toi vivant dans cette sépulture.
Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, n'en bouge point.
Souviens-toi bien que tout se résume en un point :
Gagner du temps ! Par tous les moyens !... Quels ? N'importe.
Et lorsque tu verras se rouvrir cette porte,
C'est que par nos amis Conrad sera vaincu,
Ou sinon, alors tue et meurs. J'aurai vécu.

GUIDO

Ma Rinalda !

RINALDA

Guido !

GUIDO

Ma chère fiancée !
Quoi qu'il advienne, à toi ma suprême pensée !
Au revoir !

(Il l'embrasse.)

RINALDA

Au revoir !

(Il entre dans l'oratoire et elle en referme la porte sur lui, puis met la clef dans son corsage.)

SCÈNE XII

RINALDA, seule.

Hélas ! Pas au revoir,
Mais bien adieu ! Je sais désormais mon devoir.
J'ai compris la leçon, Seigneur. J'étais rebelle
Au sacrifice ; mais votre main m'y rappelle.
Pardon ! Sauvez sa vie ! En retour, ô mon Dieu,
J'abjure tous mes droits sur lui. J'en fais le vœu !

(Elle s'agenouille, à ce dernier mot, près de la table.)

SCÈNE XIII

RINALDA, CONRAD, à la cantonade.

CONRAD, à la cantonade, heurtant à la porte de droite.

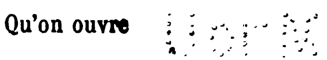
Rinalda !

RINALDA

Ciel ! Voici Conrad. Déjà !

CONRAD

Qu'on ouvre



RINALDA

Du calme!

CONRAD

Rinalda!

RINALDA, défaisant sa guimpe et se décoiffant.

Bien! Oui, je me découvre,
Comme si je sortais de ma chambre.

CONRAD

Holà!

RINALDA

Le bruit m'a réveillée, et je viens, c'est cela!
Oh! mentir! Je saurai mentir.

(Elle rentre chez elle.)

CONRAD

Pas de réponse?
Ouvrez!.. C'est moi, Conrad!.. Ouvrez donc! Qu'on enfonce
La porte!

(La porte tombe avec fracas. La scène s'éclaire. Conrad entre, l'épée à la main. Derrière lui, deux hommes portant des torches. Puis Metzler et plusieurs gardes, entre autres Hermann, également l'épée à la main. Puis d'autres hommes portant des torches. Metzler seul sera en scène pendant ce qui suit. Les autres se tiendront toujours aux seuils, dans les couloirs, gardant la pièce, mais n'assistant que de loin à ce qui s'y passe.)

SCÈNE XIV

CONRAD, RINALDA, METZLER, HERMANN, GARDES

CONRAD, s'arrêtant brusquement à trois pas du seuil.

Personne!... Ah! C'est chez elle.

(Il court vers la porte de Rinalda.)

(Rinalda sort de chez elle, une lampe à la main, l'air stupéfait et endormi.)

RINALDA

Ce bruit!
Chez moi! Ces gens armés! A cette heure de nuit!
Que veut dire?

(Elle pose sa lampe sur la table.)

CONRAD

Cela veut dire qu'on me nomme
Conrad le Loup. Cela veut dire...

RINALDA

Quoi?

CONRAD

Qu'un homme,
Entendez-vous, madame, un amant, est ici,
Et que cet homme va mourir, et vous aussi.

RINALDA

Pourquoi m'outragez-vous, monseigneur? Quelle preuve?...

CONRAD, lui tendant la lettre de Rasponi.

Lisez.

RINALDA, après avoir lu à la lueur de sa lampe.

C'est de cela qu'il faut que je m'émeuve?
Un mot de Rasponi va dicter votre arrêt!

CONRAD

Il ne peut pas mentir. Sa tête en répondrait.

RINALDA

Mais, s'il faut qu'à ses vils propos je satisfasse,
Pourquoi n'est-il pas là pour m'accuser en face?



CONRAD, se tournant vers Metzler.

Oui, pourquoi?

RINALDA

Je vais vous le dire. Je le sais.
Rêvant une vengeance à ses vœux repoussés...

CONRAD

Ses vœux ! Expliquez-vous.

RINALDA

Le misérable ! Il m'aime !

CONRAD

Lui ! Non. Ce n'est pas vrai.

RINALDA

Tout à l'heure, ici même,
Il osait... Mais je l'ai honteusement chassé.
Alors, si je parlais se voyant menacé,
Cherchant une arme...

(Elle montre la lettre.)

ça, la première saisie,
Il a cru que dans un accès de jalousie
Vous pourriez...

CONRAD

Vraiment?... Soit.

(A Metzler.)

Qu'on l'amène !

METZLER, empressé.

J'y cours.

(Il sort.)

RINALDA

Monseigneur, renvoyez ces gens.

CONRAD

Non. Vos discours
Ne m'ont pas convaincu. Malgré tout, je soupçonne.
(Aux gardes, en montrant la chambre de Rinalda.)
Fouillez cette chambre !

RINALDA, avec un geste de pudeur.

Oh ! ma chambre !

CONRAD, arrêtant les hommes d'un geste.

Que personne
Ne bouge ! J'y vais, moi.

RINALDA

C'est honteux.

CONRAD

Soit ! Tant pis.
(Il entre chez Rinalda.)

RINALDA, à part.

Dieu puissant, donnez-nous encor quelques répits.
Sauvez Guido ! Sauvez Guido ! Je vous le jure,
Je tiendrai mon serment.

CONRAD, revenant.

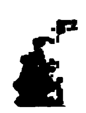
Rien !

RINALDA

Pourquoi cette injure,
Monseigneur, de ne pas me croire, simplement?

CONRAD

Je ne crois à personne, à rien, en ce moment.
(Montrant à ses gardes la grand'porte de l'antichambre.)
Là, fouillez !
(Sortent par là quatre hommes sous la conduite de Hermann.)



RINALDA, à part.

Ciel! Bianca!... Que faire? Je l'ignore.
Mais gagner du temps! Oui, gagner du temps, encore.

CONRAD, parlant vers l'antichambre.

Eh bien, vous ne trouvez personne?

SCÈNE XV

LES MÊMES, HERMANN, BIANCA

HERMANN, poussant Bianca en scène.

Si, voilà.

CONRAD

Cette fille?

RINALDA, courant à Bianca, et très violente.

Toi! toi! Seigneur, punissez-la.
Car leur ingratitude à la fin m'exaspère.
Tu me dois ton honneur, la grâce de ton père,
Et tu viens!... Ah! c'est trop! A des crimes si grands...
(Bas, à Bianca.)
Sois brave et nous sauvons Guido.

BIANCA, bas, à Rinalda.

Bien, je comprends.
(Haut, à Conrad.)
Frappez, seigneur, frappez. Oui, je suis criminelle.

RINALDA

Mais qui donc t'avait là postée en sentinelle?

BIANCA

Le seigneur Rasponi

RINALDA

Mais quel homme est venu
Avec toi? Parle, parle. Il faut qu'il soit connu.
Cet homme, n'est-ce pas, c'est ton père?

BIANCA

Oui, mon père.
Nous espérions tuer le loup dans son repaire.
Vain espoir! Par bonheur, mon père s'est enfui.
Mais j'étais sa complice, et je paîrai pour lui.

CONRAD

Allons, explique mieux...

BIANCA, *cherchant d'abord ses mots, puis peu à peu s'exaltant.*

Que veux-tu qu'on t'explique,
Monstre, et ne sais-tu pas que la haine publique
Des forfaits d'un tyran fait son sol coutumier
Et que sa rouge fleur jaillit de ce fumier?
Que te faut-il encor pour te rendre plus claires
Nos conjurations, nos rancœurs, nos colères?
A ta gorge, bandit, au cou de celle-là
Qui sans vergogne à ton char de mort s'attela,
N'est-il pas naturel que saute la vengeance?
Et si ton Rasponi nous fut d'intelligence,
Dois-tu donc t'ébahir que ce traître à genoux
Soit un Judas pour toi, puisqu'il le fut pour nous?
Va, va, la seule chose ici d'inexplicable,
C'est l'injuste rigueur dont le ciel nous accable
En retardant le jour où sous nos fers levés
Tout ton sang répandu lavera nos pavés.

CONRAD, *les bras croisés, calme en apparence.*

Après?

BIANCA

Je n'ai plus rien à dire, rien.

CONRAD, la menaçant.

O rage !

RINALDA, se jetant entre elle et lui.

Laissez ! Votre colère excite son courage.
(Comme prise d'une idée subite.)
Demain, à la torture ! Oui, demain, c'est cela !
Demain, nous la ferons s'expliquer. Jusque-là,
Qu'on la garde en prison !
(Avec une explosion de fureur.)
Ah ! je serai vengée !
(Poussant Bianca vers la grand'porte de gauche, et la jetant presque parmi les gardes, avec violence et précipitation.)
Allez ! Emmenez-la !
(Sortent Bianca et quatre gardes.)
(A Conrad.)
Vous me trouvez changée,
Moi, si bonne ? Ah ! trop bonne envers ces exaltés !..
Mais, renvoyez vos gens.

CONRAD, à voix grondante.

Non ! En vain vous mentez.
Vos regards inquiets trahissent votre histoire.
(Du premier plan à droite, où il est, il se dirige à pas lents et en droite ligne vers la porte de l'oratoire, où il vient poser le doigt en disant le dernier mot du vers suivant.)
L'homme est ici, pour sûr, ici, dans l'oratoire.
(Se retournant vers Rinalda.)
La clef de cette porte ! Allons, vite, donnez.

RINALDA, résolument

Non, monseigneur.

CONRAD, avec un haut-le-corps.

Hein ?

RINALDA

Vos outrages forcenés,



Depuis assez longtemps, et trop, je les supporte.
Souffrir ce dernier coup, non!

CONRAD

Ouvrez cette porte.

RINALDA

Non, car ma volonté, c'est qu'elle reste ainsi,
(En passant devant Conrad et allant vers la fenêtre.)
Close, et pour toujours.

CONRAD, stupéfait.

Quoi? Comment cela?

RINALDA

Voici!

(D'une voix haute et rapide.)
Disparais sous les flots qui battent ces murailles,
Clef maudite!

(Elle jette, par la fenêtre, la clef dans le torrent. Conrad a bondi vers elle, mais n'a pu arriver à temps pour l'en empêcher.)

CONRAD, après un moment de stupeur.

Qu'avez-vous fait?

RINALDA

Les funérailles
De vos soupçons, je pense, et de mon juste orgueil.
Dans ce caveau sans clef je les mets au cercueil.
Et maintenant, si rien n'apaise votre rage,
Si vous voulez, par un inexpiable outrage,
Vous rendre absolument indigne à tout jamais
D'un pardon que dans ma pitié je vous promets,
Libre à vous! Donnez l'ordre, et qu'on brise la porte!
Ce tombeau violé, pour vous je serai morte.



Et, sans retour possible à de nouveaux accords,
Du pacte qui le tient j'affranchirai mon corps.

CONRAD, râlant.

Oh!...

RINALDA, hautaine.

Eh bien?... j'attends.

CONRAD, allant et venant, affolé.

Moi, torturé de la sorte,
Moi!... Que faire?... Oh!...

RINALDA

J'attends.

CONRAD, en une violente explosion.

Dehors! Tous! Qu'on sorte!
Allez-vous-en! Pourquoi ces gens sont-ils ici?
Laissez-moi seul! Je veux rester seul.
(En désordre, par groupes terrifiés, les porteurs de torches et les gardes sont sortis.)
(A Rinalda.)
Vous aussi,
Sortez!

RINALDA, décontenancée.

Mais...

CONRAD

Oh! soyez tranquille!... C'est infâme,
C'est lâche; mais, soit, soit! J'accepte...
(Avec une ironie terrible.)
Je proclame

Que j'avais tort, que vous êtes pure, en effet,
Et loyale, et que la preuve me satisfait...
(De plus en plus ironique et formidable.)
Oui, je vous crois! Allez, dormez le cœur en fête!
Car votre volonté, madame, sera faite.
C'est un pacte nouveau qu'avec vous je conclus :
(A reculons, il a remonté jusqu'à la porte de l'oratoire, qu'il barre de son dos, en ouvrant ses bras en croix, tandis qu'il dit lentement le dernier vers.)
De ce tombeau fermé rien ne sortira plus.

(Rinalda le regarde fixement, puis, d'un pas rapide, vient prendre sa lampe sur la table, la lève à la hauteur de sa face blême d'épouvante, puis rentre chez elle La nuit se fait complète. Sur la scène vide et noire, on ne distingue plus que la forme de Conrad les bras en croix sur la porte de bronze.)

(Rideau.)



ACTE CINQUIÈME

PREMIER TABLEAU

Même décor qu'au premier tableau du second acte, mais éclairé par le jour levant.

SCÈNE PREMIÈRE

STRADA, GALÉAS, PETRUCCIO, MANETTO,
GENTILSHOMMES, BOURGEOIS, ARTISANS, PAYSANS,
tous armés.

Quelques-uns sont couchés à terre, enveloppés dans leurs manteaux. — A droite, le groupe des gentilshommes, autour du tronc renversé sur lequel est assis Manetto. — A gauche, les bourgeois et les artisans. — Tout à fait à gauche, Galéas, sombre, appuyé contre un arbre. — Au lever du rideau, Petruccio s'entretient à voix basse, dos au public, avec Strada, qui va ensuite se poster en haut du sentier, d'où il regarde vers Ravenne.

PETRUCCIO, allant vers Galéas.

Sans doute que d'un jour l'affaire est retardée.
(Revenant vers les gentilshommes.)
Qu'en pensez-vous, seigneurs, n'est-ce pas?

MANETTO

Quelle idée!
Nous serions avertis.

PETRUCCIO

Oui; mais peut-être bien
Qu'on n'a pas le loisir...

MANETTO, montrant Strada

Et l'homme, il ne sait rien?



PETRUCCIO

Non!... Il semble inquiet.

MANETTO

Ne l'es-tu pas, toi?

PETRUCCIO

Certe!
Quatre heures qu'on attend, cela vous déconcerte.

MANETTO, se levant et regardant vers le fond.

Le temps passe. Voici bientôt le jour qui poind.
Et Guido ne vient pas.

GALÉAS, d'une voix forte.

Guido ne viendra point.

STRADA, se retournant.

Que dis-tu, Galéas?

GALÉAS

Je dis ce que je pense.
Je dis qu'il est perdu, que c'est la récompense
De son coupable amour à qui tout dut céder,
Et de notre faiblesse à ne pas l'en garder.
Ah! croire en Rinalda, n'était-ce pas démence?
Ce qu'elle a fait jadis, elle le recommence,
Voilà tout.

MANETTO

Elle aurait trahi!

GALÉAS

J'en suis certain.

STRADA, descendant en scène.

Non, non, ce n'est pas vrai. Vous verrez qu'au matin...

GALÉAS, très agité et agitant tout le monde.

Au matin! Je ne puis attendre davantage,
Moi! Le sort de Guido, ma fille le partage.
Y songes-tu? Bianca, ma fille, mon enfant!
Penser qu'elle est là-bas, que nul ne la défend,
Qu'elle est en butte à tout, seule dans ce repaire,
Qu'à cette heure peut-être elle appelle son père!
Ah! s'il n'est pas trop tard déjà, secourons-les!
Pourquoi rester ici, sans rien faire? Au palais!
Donne l'ordre. Marchons.

PLUSIEURS VOIX

Oui, marchons.

STRADA

Pas encore.

GALÉAS et QUELQUES AUTRES, se révoltant.

Oh!

STRADA

Que se passe-t-il? Comme vous, je l'ignore.
Mais je dois faire ici ce qu'on me commanda:
Demeurer jusqu'au jour.

GALÉAS et LES MÉCONTENTS

Oh!

STRADA

Quant à Rinalda,
C'est à tort qu'on l'accuse.

GALÉAS, haussant les épaules.

A tort?

STRADA

A tort, te dis-je.
Qu'elle pût nous trahir, ce serait un prodige,
Ce serait à douter des anges et des saints.
Mais non. Je la connais. J'ai foi dans ses desseins.
Elle est sublime, elle est héroïquement grande.
Vous la bénirez tous en voyant quelle offrande
Elle met sur l'autel de la patrie en pleurs,
Holocauste divin, bouquet de rouges fleurs
Qu'empourpre en s'immolant son cœur qu'elle déchire.

GALÉAS

Qu'est-ce donc?

STRADA, passant vers les gentilshommes.

Je ne puis encore vous le dire.
Mais on saura demain ce qu'elle a fait pour nous,
Et ses accusateurs seront à ses genoux.

GALÉAS, aux mécontents.

Quoi! c'est à Rinalda qu'il voudrait nous soumettre!
Allons donc! Elle l'a séduit, comme son maître.
Mais sur nous, sur nos cœurs, elle n'a point de droits.
(A Strada.)
Pourquoi la croirions-nous?

STRADA

Parce que je la crois.

GALÉAS

Mais que ta confiance en elle soit trompée,
Quel recours avons-nous contre elle?



STRADA, la prenant parmi les armes en tas contre le tronc d'arbre.

Cette épée !

(Il l'examine avec angoisses, puis ajoute :)

Pour la première fois une arme est dans ma main;
Jamais je n'ai frappé de mort un être humain;
Mais, contre Rinalda proclamée anathème,
De son sang répandu j'accepte le baptême;
Et, j'en prends devant vous l'engagement sacré,
Elle infâme, c'est moi qui l'exécuterai.

(Mouvement dans la foule.)

SCÈNE II

LES MÊMES, BATTISTA

BATTISTA, qui arrive en courant par le sentier.

Messire, des soldats passent sur la grand'route.

STRADA

On nous attaque !

(Les gens couchés se lèvent, et tout le monde saute sur les armes qu'on brandit.)

BATTISTA

Non. Ils semblent en déroute.
Ils courent tous à la débandade. On dirait
Des fuyards s'évadant de Ravenne en secret.

STRADA

Des soldats de Conrad ?

BATTISTA

Oui, messire.

GALÉAS

Et nous sommes
Sans nouvelles ?

MANETTO

Que faire?

GALÉAS

Oui?

BATTISTA

J'ai posté des hommes
Dans le ravin, en bas, pour guetter les derniers,
Les traînards. On pourra...

STRADA

Bien. Bien. Des prisonniers!
C'est parfait. Nous aurons le mot de cette fuite.
Nous saurons...

GALÉAS

Le savoir, moi d'abord, tout de suite!
Connaître le premier le sort de mon enfant.

(Il sort en courant, suivi de Battista.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins GALÉAS et BATTISTA

STRADA

Ah! mes amis, Guido doit être triomphant!

MANETTO

Comment cela?

PETRUCCIO

Pourquoi?

TOUS

Pourquoi?

STRADA

Je le devine.

(Montrant le ciel où monte l'aube.)

Espérons ! Espérons ! Voici l'aube divine.
Ravenne sera libre au soleil de demain.
Saluons son réveil et bénissons la main
Qui va nous ramener la liberté perdue.
Regardez la lueur qui blanchit l'étendue !
J'y vois l'éclair d'un glaive. Un ange le brandit.

MANETTO

Explique-toi.

PETRUCCIO

Ton cœur s'exalte.

MANETTO

Qui t'a dit?...

STRADA, dans l'enthousiasme.

Ah ! mon cœur dans l'aurore entend une fanfare !
Qui m'a dit? Mais ces gens dont la course s'effare.
Eux vaincus, n'est-ce pas que nous sommes vainqueurs?
N'est-ce pas que Conrad est tué? Haut les cœurs !
Hommes de peu de foi, certes, la chose est telle.
Judith a dû frapper Holopherne. C'est elle,
C'est Rinalda. Trouvant l'occasion à point,
Elle a hâté le coup. Je ne m'exalte point.
C'est cela. C'est cela, vous dis-je. O noble femme !
Pendant qu'ici, loin du danger, on la diffame,
Elle, risquant ses jours pour venger le pays,
Elle nous a sauvés !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, GALÉAS.

GALÉAS, qui arrive en courant.

Elle nous a trahis!

TOUS

Oh!

GALÉAS

Oui, trahis.

STRADA

Tu mens.

GALÉAS, sanglotant.

Ah! ma fille!...

STRADA

Silence!

GALÉAS

Non. Écoutez. Il est temps encor. Qu'on s'élance!
Délivrons-les. Marchons. Ne restons pas ici.

STRADA

Mais...

GALÉAS

Mais l'homme a tout vu!

(Courant vers le sentier.)

STRADA

Quel homme?

SCÈNE V

LES MÊMES, HERMANN, garrotté, conduit par des hommes armés sous les ordres de BATTISTA

GALÉAS, courant vers Hermann qui entre et le poussant en scène.

Le voici!
Dis-leur la Rinalda pire encor que son fauve.
(Rumeur dans la foule. Galéas va vers les mécontents et Petruccio, avec de grands gestes.)

STRADA

Paix! (A Hermann.) Toi, parle, et si tu dis vrai, ta vie est sauve.

HERMANN

Ce que j'ai dit est vrai.

STRADA

Répète-le.

GALÉAS, exalté, mais retenu par Petruccio.

Sois bref.

HERMANN

Eh bien! On est neuf cents, avec Metzler pour chef.

GALÉAS, même jeu.

Non, non, pas cela!

STRADA

Si, laisse-le tout nous dire.

GALÉAS, même jeu.

Mais ma fille est là-bas. Tu veux donc son martyre?



STRADA

Je veux tout savoir. (A Hermann.) Donc?

HERMANN

Neuf cents, en liberté.
On est las de Conrad, et l'on a déserté.

TOUS

Ah!

STRADA

Et Conrad?

HERMANN

Conrad...

GALÉAS, même jeu.

Hélas! Comme il s'attarde!

PETRUCCIO, à Galéas.

Écoute donc.

HERMANN

Conrad ignore tout.

STRADA

Sa garde
Est restée?

HERMANN

Oui.

STRADA

Combien?

HERMANN

Cent hommes.





STRADA,

Mes amis,
Ce n'est que différé, ce que j'avais promis.
Nous...

GALÉAS, échappant à Petruccio, et très violent.

Silence, à ton tour. Plus d'interrogatoire!
(A Hermann.)
Parle! La trahison, cette nuit, l'oratoire,
Répète.

TOUS

Oui, oui, qu'il parle.

HERMANN

Hier soir, au palais...

GALÉAS

Et dis tous les détails, n'est-ce pas?

HERMANN

Tous, complets.
Je les ai vus. J'étais de passage à la grille
Juste à l'heure où vint l'homme avec la jeune fille.
Ensuite j'étais près de Conrad à l'instant
Où l'on comprit enfin, Rinalda l'attestant,
Que c'était Rasponi qui menait l'aventure:
Alors on amena la fille. « A la torture,
Demain! » dit Rinalda.

GALÉAS

Demain! C'est aujourd'hui,
Entendez-vous?

STRADA

Mon Dieu! je crois rêver... Et lui?

HERMANN

L'homme?



STRADA

Oui.

HERMANN

La fille avait tenté par une histoire
De le sauver. Mais il était dans l'oratoire,
Pour sûr; et Rinalda, pâle et les yeux ardents,
L'a condamné d'un mot à mourir là dedans.

TOUS, *avec horreur.*

Oh!

STRADA, *épouvanté.*

Qui? Rinalda?

HERMANN

Oui.

GALÉAS

L'infâme!

MANETTO

C'est atroce.

STRADA

Es-tu sûr?

HERMAN

Je l'ai vue.

TOUS, *avec horreur.*

Oh!

HERMAN

Elle était féroce
En ce moment; Conrad lui-même l'admirait.

GALÉAS, *éclatant.*

Vengeance!



TOUS

A mort!

GALÉAS, à Strada qui est tombé assis sur le trone renversé, et qui pleure, anéanti.

Eh bien! rendras-tu son arrêt,
Toi qui la défendais contre nous tout à l'heure?

STRADA, sanglotant.

Hélas! Pardonnez-moi, mes amis, si je pleure!
Ma foi s'écroule. (Se levant.) Toi, c'est toi qui la trompas,
Toi, ma sainte héroïne!... Oh! non, je n'y crois pas.
C'est impossible.

GALÉAS

Nous, nous n'avons plus de doute.
Au combat! Songe à ton serment!

(Il commande, comme s'il était le chef.)

En route!

TOUS

En route!

STRADA, se ressaisissant.

En effet, oui, tâchons de sauver le pays!
En route!... Et s'il est vrai qu'elle nous ait trahis,
Soyez sûrs de son châtiment : j'en fais ma chose.
Plein de la même ardeur dont je plaidais sa cause,
Je tiendrai mon serment tel que je l'ai juré.
Je n'ai jamais tué personne : je tûrai.

(Il gravit le sentier, l'épée haute, et suivi par la foule en tumulte qui crie.)

TOUS, les armes brandies.

A Ravenne!... Au combat!... En route!... A mort!... En route!

(Rideau.)

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor qu'au quatrième acte, mais éclairé par le petit jour, qui va grandir jusqu'à la fin de l'acte, où, par la fenêtre ouverte, on verra le ciel tout rose d'aurore. — Le fauteuil est contre la muraille, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

CONRAD

(Il est adossé encore à la porte de l'oratoire, et il écoute l'heure qui tombe lentement d'une cloche lointaine, pendant le lever du rideau.)

Quelle heure de la nuit est l'heure que j'écoute?
(Il se passe la main sur les yeux.)
Comme il fait clair!
(Il marche vers la fenêtre.)
Voyons, je me trompe!... Mais si,
C'est le jour!... Oh! j'ai froid!
(Il referme la fenêtre.)
Déjà le jour!...
(Se retournant et regardant la porte de Rinalda.)
Ainsi,
A l'épier en vain ma nuit s'est consumée
Tout entière! Et toujours elle reste enfermée,
Dominant son angoisse, étouffant son secret.
Ah! j'avais cru pourtant qu'elle se trahirait,
Qu'elle voudrait tenter...
(Il marche, puis vient s'affaisser sur le tabouret, la tête dans ses mains.)
Mais rien, rien! Elle est forte,
Et son cœur est mieux clos encor que cette porte.
(Montrant la porte de l'oratoire.)
Comme elle il est muet. Comme elle il est d'airain.
(Il va écouter à la porte de Rinalda, puis revient silencieusement au milieu de la scène.)
Est-elle donc coupable, avec ce cœur serein?
Se peut-il, si c'est un amant, qu'elle consente
A le laisser?... Allons, je la juge innocente,



A présent! Mais non, non, j'en suis sûr, de cela,
(En courant vers la porte de l'oratoire.)
Qu'un homme est là, qui meurt, enterré vivant, là!
S'il meurt, je suis vengé!... Oui, de lui; mais pas d'elle.
(Il va s'asseoir et se rouler sur le banc intérieur de la fenêtre.)
Je ne la verrai plus autrement qu'infidèle.
Dans cette vision je suis aussi muré,
Enterré vivant, moi!...
(En se levant.)
Non! Savoir! Je saurai.
(Il court vers la porte de droite en criant.)
Une hache!

SCÈNE II

CONRAD, RINALDA

(A peine a-t-il crié, que la porte de Rinalda s'ouvre brusquement, et qu'elle-même paraît, en jaillissant, affolée.)

RINALDA

Qu'allez-vous faire?

CONRAD, avec un grand cri, comme de victoire.

Ah!... Plus de doutes
Maintenant. Je suis sûr. Vous étiez aux écoutes,
Là!
(Il désigne la porte de Rinalda.)

RINALDA

Non; c'est votre voix, c'est le bruit de vos pas...

CONRAD, s'avançant vers elle.

Mensonge! Vous étiez là; vous ne dormiez pas;
Vous me guettiez, vous dis-je; et la preuve est palpable:
Si vous me guettiez, c'est que vous êtes coupable.
(En courant à la porte de droite.)
Holà!

RINALDA, résolument.

Ah! Vous tenez votre parole ainsi!
Eh bien! Soit!
(Montrant l'oratoire.)
Entrez là; je sortirai d'ici.

CONRAD, au seuil de la porte de droite.

Mensonge encor! Rizzo près de moi vous enchaîne.

RINALDA, de plus en plus décidée, et s'exaltant.

Tuez-le donc!
(A ce mot, Conrad se retourne, étonné.)
Sa mort, hâtant l'heure prochaine,
Servira de signal au peuple révolté
Pour tâcher de reprendre enfin sa liberté.
Ce peuple, c'est par moi, par mes soins tutélaires,
Qu'il a sous ma clémence oublié ses colères;
Mais je réveillerai contre son ennemi
Ce lion qu'on croit mort et qui n'est qu'endormi.
J'exciterai les cœurs que je calmais naguère.
J'y fis fleurir la paix; j'y soufflerai la guerre!

CONRAD, dans une exaltation plus grande encore.

La guerre! Eh bien! tant mieux! La guerre me manquait.
Mes gens ont soif de sang. Qu'on rouvre le banquet!
Qu'ils reviennent, ces jours de fureurs et d'alarmes!
Que le vent du combat sèche et brûle mes larmes!
Que l'éclair radieux des vieux glaives brandis
M'éveille de l'amour où je m'abâtardis!
Car cet amour m'abaisse autant qu'il me tourmente.
Il me fait oublier ma véritable amante,
La guerre, qui jadis par la plaine et les monts
D'air libre et d'aventure emplissait mes poumons,
La guerre, dont le lit est un champ de bataille
Et dont le baiser pourpre a pour bouche une entaille!

... Et puis, non, non, tenez, l'amour est le plus fort.
La guerre, après, plus tard, demain !... Ceci, d'abord :
Voir l'homme, avant tout, là ! Que ma main l'en arrache !
Me venger !

(Il se rue de nouveau contre la porte de l'oratoire et la cogne à poings fermés et furieux.)

RINALDA le retenant.

Seigneur !

CONRAD, ivre de rage.

Ah ! cette porte !... Une hache !
Des gens !

RINALDA, lui barrant le chemin.

Non, taisez-vous, n'appelez pas. Au moins,
Que votre rage n'ait que nous deux pour témoins,
Si vous voulez encor qu'après...

CONRAD

La porte ouverte,
Voilà ce que je veux, rien d'autre !

(Il la bouscule, la jette sur le banc de la fenêtre, et court vers la porte de droite.)

SCÈNE III

LES MÊMES, KARL

KARL, arrivant hors d'haleine par la grand'porte de gauche.

Alerte ! Alerte !
Venez !

CONRAD, se retournant.

Quoi ?

RINALDA, se levant.

Ha !

KARL

Leur troupe envahit le palais.

RINALDA, à part.

Eux! c'est eux!

CONRAD, ahuri.

Quelle troupe?

KARL

On ne sait.

CONRAD

Tuez-les!

KARL

Ils ont pris la première enceinte.

CONRAD, courant à lui.

Quoi! Mes hommes!...

KARL

Partis avec Metzler.

CONRAD

Partis!

KARL

Neuf cents. Nous sommes
Une centaine encor, votre garde, pas plus.

CONRAD

Corps du Christ!

KARL

On tient bon. Ils sont sur le talus.

CONRAD, courant à la fenêtre qu'il ouvre.

Qu'on ouvre la grand'cour. Là, nous aurons du large.
(A Karl, en se retournant.)
Combien de cavaliers, nous?

KARL

Quarante.

CONRAD, par la fenêtre, d'une voix tonnante.

Qu'on charge!

(Revenant à Karl.)

Mon cheval. Va! Je viens.

(En se retournant, il voit Rinalda, le visage radieux.)

Non, arrête.

(Karl revient vers lui.)

D'abord,

Entre là!

(Il désigne la porte de la chambre de Rinalda.)

Dans son lit prends-moi l'enfant qui dort!

RINALDA

Grand Dieu!

CONRAD

La corde aux poings! Le bâillon sur la bouche!

RINALDA, suffoquant.

Oh!

CONRAD

Porte-le parmi nos gens, et qu'on le couche
Sur la croupe de mon cheval! Va!

(Karl se précipite dans la chambre de Rinalda.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins KARL

RINALDA, courant à Conrad, terrifiée.

Mais pourquoi?

CONRAD, la tenant aux cheveux.

Pour que sa vie encor me réponde de toi.
Pendant que je me rue au combat, si tu bouges,
En revenant, devant tes yeux, de mes mains rouges,
Je serrerai sa gorge et je l'étranglerai;
Et c'est toi qui l'auras voulu.



RINALDA

Monstre !

CONRAD

A ton gré !

SCÈNE V

LES MÊMES, KARL, RIZZO

(Rentre Karl, portant Rizzo attaché et bâillonné.)

RIZZO, se débattant et arrachant son bâillon.

Rinalda !

RINALDA, à Conrad.

Grâce ! grâce !

CONRAD, à Karl, qui hésite.

Obéis, et l'emporte !

(Sort Karl, emportant Rizzo par la grand'porte de gauche.)

SCÈNE VI

CONRAD, RINALDA

RINALDA

O lâche !

CONRAD, la tenant par les poignets.

A tout à l'heure, ici.

(Il la jette à terre contre la porte de l'oratoire.)

Garde la porte !

(Il court prendre sur la table son épée qu'il brandit.)

Et maintenant, à nous, Guerre !... Recommençons !

(Par la fenêtre ouverte, on entend sonner frénétiquement la charge, qui continue quelques moments encore après la sortie de Conrad.)

Trompette, éveille-moi par tes rauques chansons !
Que les morts entassés montent jusqu'à ma selle !
Et que mon sabre fume, et que le sang ruisselle !
Et puisse, dans ces flots de vivante liqueur,
S'éteindre le brasier qui dévore mon cœur !

(Il sort en courant par la porte de gauche.)



SCÈNE VII

RINALDA, seule, prostrée contre la porte de l'oratoire.

Ah! que faire?
(Elle frappe la porte en criant.)
Guido!... Mais non, non! Je suis folle!
Je ne peux pas. Il faut à Rizzo qu'on me vole
Courir, et le...
(Elle se traîne vers la grand'porte.)
Mais quoi! Laisser Guido reclus
Dans cette tombe! Horreur! Je ne peux pas non plus.
(Allant à la fenêtre, d'où elle essaie de regarder du côté où va s'engager la bataille.)
O Dieu bon, prends pitié de ta pauvre servante!
Toi seul peux les sauver, toi seul!... Brave et fervente,
En retour, je tiendrai mes effroyables vœux.
Oui, me sacrifier, jusqu'au bout, je le veux.
Guido sera l'époux de Bianca; j'y suis prête.
Moi, oui!... Mais lui?
(Montrant l'oratoire.)
J'ai peur... Si son refus m'arrête!
Non. J'ai beau le vouloir. En vain je le promets.
Non, moi vivante! il n'y consentira jamais.

VOIX DES COMBATTANTS, au dehors.

Ah!
(Ici éclatent, furieuses, la sonnerie de la charge et la rumeur de la bataille, qu'on entendra tantôt s'éloignant, tantôt plus proche, jusqu'à l'entrée du peuple vainqueur.)

RINALDA

Ah! Pourquoi Conrad ne m'a-t-il pas tuée?
Seigneur Dieu, fais jaillir l'éclair de ta nuée,
Et que je meure! Vois, l'holocauste est trop grand.
Je ne peux, si je vis. Je pourrais, en mourant.
(Elle vient tomber, anéantie, sur le tabouret près de la table.)

SCÈNE VIII

RINALDA, STRADA, GALÉAS

(Strada et Galéas, l'épée au poing, arrivent en courant par la porte de droite.)

STRADA

La voici !

GALÉAS

Misérable ! Infâme !

STRADA, le retenant.

Attends.

RINALDA, se levant, à part.

O joie !
Ils croient que j'ai trahi. C'est Dieu qui les envoie.

GALÉAS, la menaçant.

Ma fille, allons ? Je veux ma fille.

RINALDA, hautaine.

Cherche-la.

GALÉAS

Où trouver la prison ? De quel côté ?

STRADA, lui montrant la grand'porte de gauche.

Par là !
Cours sauver ton enfant. Hâte-toi ! Le temps presse.

GALÉAS

Oui, oui, j'y cours ! Mais toi, fais l'œuvre vengeresse.
Car, si le cœur te manque au suprême moment
D'être l'exécuteur que promit ton serment,
Sur ce monstre et sur toi j'accomplirai la tâche.

(Il sort par la grand'porte de gauche.)

SCÈNE IX

STRADA, RINALDA

STRADA

Ainsi, vous auriez?...

RINALDA, *d'une voix ferme.*

Oui, tout est vrai.

STRADA

Lâche! lâche!

RINALDA

Abrégeons.

STRADA

Sans remord!

RINALDA

Eh bien! oui, sans remord

STRADA

Guido, qui vous aimait!

RINALDA, *montrant l'oratoire.*

Il est là.

STRADA

Mort?

RINALDA

Oui, mort.

STRADA, *avec un geste d'horreur.*

Oh!



RINALDA

Je n'ai pas voulu, moi vivante, qu'une autre...
Ah! chacun comme vous n'a pas un cœur d'apôtre!
Vous m'avez demandé trop pour être obéi.
A quoi bon discuter, d'ailleurs? Oui, j'ai trahi.
Après? Que voulez-vous? Me punir! Soit! La vie
Ne m'est plus rien. La mort seule me fait envie.
Frappez!

STRADA, après un vain geste de menace.

Je ne peux pas. Je tremble. O Dieu puissant,
C'est donc moi, le rêveur, qui dois verser le sang!
Ah! combien douce était l'aurore dans mon rêve,
Près de cette lueur du fer, sinistre et brève,
A mon poing de bourreau qu'un meurtre va rougir!
Mon rêve était si pur! Pourquoi faut-il agir?

RINALDA

Votre rêve est pareil aux autres; il s'achève.
Tous les miens vont aussi s'achever par ce glaive.
Qu'il soit la croix promise au bout de mon chemin!
Frappez!
(Elle s'offre à la pointe de l'épée.)

STRADA, reculant avec épouvante.

Ah! je voudrais qu'il m'eût tranché la main!
(Avec une émotion croissante qui va jusqu'aux sanglots.)
O vous, toute ma foi, toutes mes espérances,
Femme, délivrez-moi de ces horribles transes.
Par pitié, dites-moi que votre trahison
Peut s'excuser, qu'on vous fit peur, que j'ai raison
De ne pas vous tuer ainsi sans vous entendre.
Parlez, défendez-vous! Je suis bon. Je suis tendre.
Dites, vous n'êtes pas coupable?

RINALDA, s'avançant plus encore.

Si. Frappez!

STRADA, reculant de plus en plus.

Non, pas encor! Devant nos hommes attroupés.
Le châtiment, s'il est secret, se rapetisse.
Je n'assassine pas, moi! Je rends la justice.

RINALDA, à part.

Mais c'est mon innocence alors qu'ils vont savoir.
Et je vivrais! Oh! non. Mourir est mon devoir.
Il le faut, certe. Il faut qu'il me tue.

VOIX, au dehors, furieuses et proches.

Ah!

RINALDA

Écoute!
C'est Conrad qui les charge. Il est vainqueur sans doute.

LES VOIX, grandissantes, vers la porte de droite.

Ah! ah!

RINALDA

Il va venir. Entends-tu ces clameurs?

LES VOIX, de plus en plus proches.

Ah! ah!

RINALDA

C'est lui, Conrad!

(D'une voix éclatante, en courant vers la porte de droite, que barre Strada.)

A moi, Conrad!

STRADA

Non, meurs!

(Il a, en détournant la tête, tendu enfin l'épée, sur laquelle Rinalda s'est précipitée d'elle-même. — Elle vient tomber sur le devant de la scène, à gauche, près de la table.)

Oh! j'ai senti l'épée entrer jusqu'à la garde.
Je n'ose me tourner. La morte me regarde.

Les clameur sont cessé, faisant place au bruit de piétinement de la foule qui gravit les escaliers du palais envahi.)

SCÈNE X

LES MÊMES, RIZZO, MANETTO, BATTISTA, GENTILSHOMMES, BOURGEOIS, ARTISANS et PAYSANS ARMÉS

RIZZO et LA FOULE entrant par la porte de droite.

Ah!... Victoire!...
(Il brandit la grande épée de Conrad.)

STRADA

Et Conrad?...

RIZZO, d'une voix triomphante.

Le loup?... Mordu, happé,
Percé de coups! J'étais de ceux qui l'ont frappé.

LA FOULE

Bravo!

RIZZO, à Strada silencieux.

Guido, mon frère, où donc est-il?
(Il regarde autour de lui.)

LA FOULE

Victoire!

SCÈNE XI

LES MÊMES, GALÉAS, BIANCA, D'AUTRES INSURGÉS

Par la grande porte de gauche entre le reste des insurgés que conduisent Galéas et Bianca délivrée.)

BIANCA, désignant l'oratoire.

Enfoncez cette porte! Oui, là, dans l'oratoire,
Il est là!
(A coups de hache et avec des piques pour leviers, on attaque la porte de l'oratoire. — Pendant ce temps, Rizzo a traversé la scène en courant, à l'avant-scène, de droite à gauche, et il se heurte au corps de Rinalda.)

RIZZO

Rinalda ! Toi ! Blessée !...

(Il s'agenouille auprès d'elle.)

O mon Dieu !

Mais ce n'est pas vrai, dis !

(Il l'embrasse.)

BIANCA, parmi ceux qui démolissent la porte.

Courage ! Encore un peu

D'efforts !

GALÉAS, faisant une dernière pesée.

La porte cède, enfin !

(La porte s'écroule avec fracas à l'intérieur de l'oratoire.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, GUIDO

(Guido paraît sur le seuil, ébloui, effaré. Strada à l'avant-scène, à droite, stupéfait, laisse choir son épée et demeure anéanti.)

LA FOULE

Vivat !

GUIDO, regardant partout.

Elle ? Elle ?

Ma Rinalda ?

(Il ne peut la voir, cachée qu'elle est par la foule et la table.)

RINALDA, d'une voix faible.

Guido !

RIZZO

Mon frère, elle t'appelle !

Elle est ici, qui va mourir.

GUIDO, accourant auprès d'elle.

Mourir !...

(Il se penche vers elle.)

Toi ! Toi !

(Il la soulève dans ses bras. On apporte le fauteuil, où il l'assied. En la soutenant, il s'est ensanglanté la main à la blessure de Rinalda.)

Ah ! je vois... C'est affreux... Quoi !... Conrad...

STRADA, d'une voix qui râle et sanglote

Non, c'est moi !

(Tout le monde s'écarte de lui avec horreur.)

GUIDO, voulant se ruer sur lui.

Malheureux !

RINALDA, le retenant.

Mon Guido, vous tous, qu'on lui pardonne :
J'ai voulu cette mort.

GUIDO

Toi?

BIANCA

Vous, sainte madone!

GUIDO

Mais pourquoi?...

(Elle est assise dans le fauteuil, Guido agenouillé à gauche, Rizzo à droite.)

RINALDA

Ho! pourquoi?... Guido, ne pleure pas.

(A Rizzo, qui sanglote, et dont elle caresse doucement les cheveux.)

Cher petit Rizzo!

(A Guido.)

Toi, rends grâce à ce trépas
Qui me délivre enfin.

GUIDO, l'embrassant.

Mon âme!

RINALDA

Oui, me délivre...
Près de toi, sur ton cœur, je ne devais plus vivre.

[illegible]

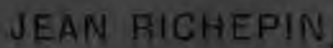
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



JEAN RICHEPIN



PAR LE GLAIVE

DRAME EN VERS

EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

PARIS

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1892

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11
EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume

ŒUVRES
DE
JEAN RICHEPIN

POÉSIE

La Chanson des Gueux........................ 1 vol.
Les Caresses................................ 1 vol.
Les Blasphèmes.............................. 1 vol.
La Mer...................................... 1 vol.

ROMANS

La Glu....................................... 1 vol.
Quatre petits romans......................... 1 vol.
Madame André................................. 1 vol.
Les Morts bizarres........................... 1 vol.
Miarka, la fille a l'Ourse................... 1 vol.
Le Pavé...................................... 1 vol.
Braves Gens.................................. 1 vol.
Césarine..................................... 1 vol.
Le Cadet..................................... 1 vol.
Truandailles................................. 1 vol.
Cauchemars................................... 1 vol.

THÉATRE

Par le Glaive, drame en vers en 5 actes et 8 tableaux, 1 vol. in-8° cavalier.................. 4 fr.
La Glu, drame en 5 actes et 6 tableaux, 1 vol. in-8° cavalier.............................. 4 fr.
La Glu, édition in-18........................ 2 fr.

C. 1432. — Paris. Imp. F. Imbert, 7, rue des Canettes.